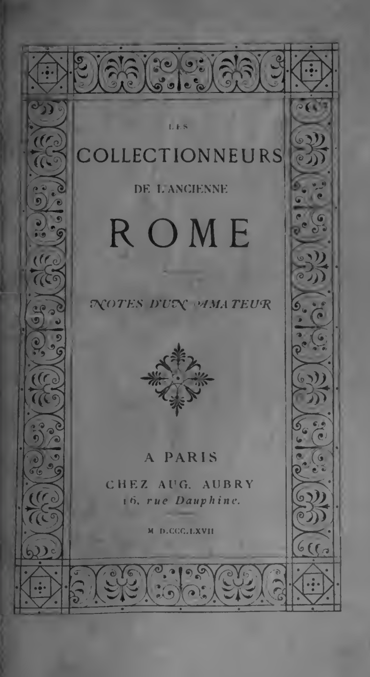






LES

COLLECTIONNEURS

DE L'ANCIENNE

ROME

NOTES D'UN AMATEUR

A PARIS

CHEZ AUG. AUBRY

16, rue Dauphine.

M D.CCC.LXVII



LES

COLLECTIONNEURS

DE L'ANCIENNE

ROME

Tiré à 600 exemplaires numérotés :

500 sur papier vergé de fil.

45 sur papier vélin.

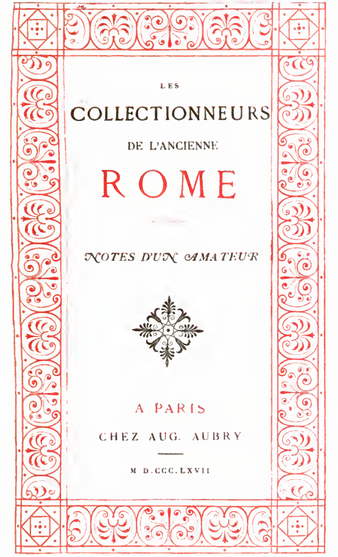
45 sur papier de couleur.

10 sur parchemin de choix.



Paris. — Imprimé chez Pillet fils aîné.

Bonnaffé, Edmond



LES

COLLECTIONNEURS

DE L'ANCIENNE

ROME

NOTES D'UN AMATEUR

A PARIS

CHEZ AUG. AUBRY

M D.CCC.LXVII



PRÉFACE.

UN des regrets du curieux, en présence des chefs-d'œuvre de l'antiquité, c'est d'ignorer par quelles mains ces trésors ont passé avant d'entrer dans nos musées de date relativement moderne. En effet, la généalogie de la plupart des antiques est inconnue, leurs titres de propriété quand ils sont conservés, ce qui est rare, remontent tout au plus à deux ou trois générations de Collectionneurs. Au delà du XVI[e] siècle, la trace est presque toujours perdue.

Cette lacune est malheureusement irréparable. Nous qui recueillons religieusement les débris du passé, nous sommes fiers d'appartenir à la grande famille des Collectionneurs, vieille de plus de vingt siècles, de compter parmi nos ancêtres les plus illustres personnages, et nous aimerions à mettre nos titres de noblesse en règle, à dresser bien au complet, depuis l'antiquité même, notre arbre généalogique.

Quelle joie en effet, et quel encouragement, de pouvoir suivre de main en main tel chef-d'œuvre depuis le Louvre, par exemple, jusqu'à César, jusqu'à Cicéron, à Lucullus, à Annibal; de saluer au passage tous ces grands hommes qui furent des nôtres, d'entrer par leur galerie dans leur intimité!

Il y avait donc aussi des Collectionneurs dans l'antiquité : quels étaient-ils ? Quels furent leurs goûts, leur physionomie, leurs manies mêmes? Où et comment étaient installés leurs cabinets ?

Les auteurs latins, il faut l'avouer, s'inquiètent

assez médiocrement de ces choses; cependant, quand on les lit avec soin, on a de temps en temps quelques bonnes fortunes. J'ai pu réunir un petit nombre de documents précieux sur les amateurs de Rome à la fin de la République et sous Auguste : ce sont des riens, sans doute, mais ces riens sont tout ce qui nous reste de ces illustres prédécesseurs, et j'ai tout glané avec un soin pieux.

Je n'ignore pas que ce travail n'est guère au goût du jour. On crie volontiers haro sur les Collectionneurs; à entendre même certains critiques, si telle Exposition de peinture est faible, c'est que le budget des gens du monde passe tout entier en bric-à-brac, *et que les ouvrages modernes ne trouvent pas d'acquéreurs.—Comme si les prix atteints aux ventes de Troyon, de Delacroix, de Decamps n'étaient pas assez éloquents! — « Mais, dit-on, ce « sont des actions que les riches achètent et non « des œuvres d'art; pour eux, une statue n'est qu'un « lingot de marbre, un tableau qu'un billet de ban-*

« que encadré. » — Eh! messieurs, chacun fait ce qu'il peut, et tous les amateurs ne s'estiment pas des missionnaires de l'art. Tenez-leur compte de ce qu'ils font, sans chercher au delà. — « Mais la mode, dit « un troisième, la mode qui s'engoue de curiosités « secondaires les paye des prix fous et en peuple « nos appartements ! » — Qu'importe, et où est le mal ? La mode ne fait-elle pas mieux ainsi qu'en patronant certaines vilenies de la fabrication moderne ?

Quand les grands seigneurs de Rome se disputaient les restes de l'antiquité, l'art romain ne se plaignait pas de la concurrence ; il était en son plein épanouissement et Cicéron pouvait, si bon lui semblait, faire la folie de payer 200,000 francs une simple table de citre, *sans que personne trouvât à y redire.*

Après tout, n'est-ce pas à ces amateurs de jadis que nous devons le meilleur de ce que nous possédons en antiques ? Sans César, que serait devenue

la Vénus de l'Ermitage ; — *sans Lucullus, le* Rémouleur ; — *sans Verrès, le torse de l'*Amour ; — *sans Pollion, le* Taureau Farnèse ; — *sans Cicéron, le* Démosthènes ; — *sans Salluste, le* Faune à l'enfant, *l'*Hermaphrodite, *le* Vase Borghèse, *ces trois merveilles du Louvre? Ces milliers de copies, d'après les plus beaux originaux grecs aujourd'hui disparus, n'est-ce pas aux anciens Collectionneurs que nos musées en sont redevables? Si nous en étions réduits au petit nombre de morceaux que les fouilles de la Grèce ont mis au jour, quelles richesses n'aurions-nous pas perdues!*

Nos amateurs modernes n'ont pas dégénéré : lorsque tant d'ouvrages exquis ont été sauvés, statues, tableaux, bois sculptés, bronzes, livres, estampes, terres cuites, que l'ignorance détruisait ou tout au moins laissait périr ; lorsque l'Exposition Rétrospective a pu avoir lieu, avec quel éclat on le sait, à qui devons-nous ces brillants résultats? Si les arts du fer, de la faïence, du dessin sur étoffe

semblent à la veille de sortir de leur assoupissement, n'est-ce pas à nos modestes bénédictins, patients chercheurs de tessons brisés, de vieux chiffons et de vieilles ferrailles, que revient l'honneur de l'initiative?

Assurément tous les amateurs ne le prennent pas de si haut. Les uns ont la foi, ceux-là savent ce qu'ils font; les autres ont le goût, et leur rôle n'est pas moindre; les derniers emboîtent le pas, par imitation, par mode, soit. Mais tous concourent au but : conserver les reliques de l'art, maintenir les traditions et répandre le sens du beau.

Il y a toute une histoire à faire[1], *celle des Col-*

1. M. Ampère (*Hist. rom. à Rome*, vol. III) a consacré un chapitre, malheureusement trop court, à quelques-uns des anciens collectionneurs de Rome. M. Dumesnil (*Hist. des plus célèbres amateurs italiens*, 1853) a entrepris la biographie de cinq ou six des plus illustres collectionneurs de l'Italie aux XVI[e] et XVII[e] siècles, et a commencé le même travail pour la France. Enfin, le *Cabinet de l'Amateur* (années 1861-62), la *Gazette des Beaux-Arts* (I[er] et V[e] vol.), ont publié des renseignements pleins d'intérêt sur un grand nombre d'amateurs français pendant les deux derniers siècles. Ne désespérons pas de voir un jour le travail général mené à bonne fin.

lections privées depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, de leur rôle, de leur influence dans les arts. Si ces notes un peu décousues peuvent servir de matériaux à ce grand travail, je me tiendrai pour largement récompensé de ma peine.

Mai 1867.





ORIGINE

DES COLLECTIONS ROMAINES

Le goût des collections ne date pas d'hier. Dans l'antiquité, chez les Grecs comme chez les Romains, ce goût n'était pas moins vif qu'aujourd'hui. Seulement, il a eu chez ces deux peuples un caractère différent, suivant leur génie et leur fortune.

En Grèce, l'art est un fruit du sol; que ce soit un produit indigène, une importation pélasgique, égyptienne ou phénicienne, ce n'est pas mon affaire : la plante a trouvé en Grèce le terrain et la culture qui lui convenaient le mieux.

Ces nobles jouissances de l'art, les Grecs les savouraient à loisir chez eux; ils n'ont pas eu à les demander à l'étranger. Ainsi, point d'esprit de

conquête, point de ces brusques revirements de fortune qui ont fait passer les Romains, sans transition, d'un état voisin de la barbarie à toutes les élégances, mais aussi à toutes les corruptions de la civilisation la plus raffinée. La Grèce a donc pu longtemps maintenir plus vivaces ses grandes traditions : le respect des dieux, le dévouement à la patrie, l'abnégation de l'individu.

Quand les Grecs se mêlent de former des collections d'art, c'est toujours pour leurs temples et leurs monuments publics. A Athènes, le Lycée, l'Odéon, l'Aréopage, le Parthénon, un grand nombre de temples sont de véritables musées ; il en est de même dans la plupart des autres villes [1].

Si j'en excepte quelques bibliothèques, comme celles d'*Aristote* et de *Théophraste,* je ne connais en Grèce aucun exemple de ce que nous appelons un *cabinet d'amateur;* le citoyen s'efface devant la chose publique.

A Rome, c'est autre chose. Rome est la vraie patrie du collectionneur, c'est là que ce type s'épa-

1. Le Parthénon contenait une collection de pierres gravées; au gymnase de l'Aréopage, on voyait les bustes des philosophes célèbres. Delphes avait sa galerie de tableaux. Les temples de Junon à Olympie, de Minerve à Platée et à Syracuse, étaient de vrais musées. (Ampère, *Hist. rom. à Rome,* III, 609 et 614.) Le temple de Minerve à Linde, île de Rhodes, possédait une coupe en électrum, dédiée par Hélène et offrant le moulage exact de son sein. (Pline, XXXIII, 23.)

nouit à l'aise, et que nous en retrouverons toutes les variétés. Étudions-le donc à son tour et voyons comment il s'y est développé.

Chose singulière ! de prime abord rien ne ferait pressentir chez le Romain les goûts d'un curieux. Il avait en vérité bien autre chose à faire. Né pour conquérir le monde, esprit pratique et administratif plutôt qu'artiste[1], il avait pour devise ces préceptes de Virgile :

« ROMAIN, SOUVIENS-TOI DE COMMANDER AU MONDE ! TES ARTS, LES VOICI : IMPOSER LA PAIX, PARDONNER AUX VAINCUS ET DOMPTER LES SUPERBES. »

« Les Romains, observe M. Ampère, n'apportèrent jamais dans les arts ce génie naturel qui crée; pas plus dans les temps modernes que dans l'antiquité, on ne peut dire qu'il y ait une école romaine. Au moyen âge, Rome seule, en Italie, ne produit pas un grand artiste, comme elle ne produit pas de poëtes et à peine de chroniqueurs. A la Renaissance, elle ne peut se glorifier que de Jules Romain..... De même dans l'antiquité, Rome a peu de grands artistes; presque aucun de ses grands écrivains n'est né dans son sein[2]. »

Mais si le Romain n'avait pas le génie créateur, il avait un sentiment très-vif du beau et

1. Ch. Blanc, *Gramm. des Arts*.
2. Ampère, *Hist. rom. à Rome*, II, 203.

du grand; les Étrusques le lui avaient légué, c'était devenu le propre de son génie.

Quand les guerres samnites et puniques lui eurent donné Tarente, Capoue, Syracuse, l'Italie méridionale et la Sicile, avec les merveilleux chefs-d'œuvre que les artistes grecs y avaient semés, ce rude soldat se sentit subjugué pour la première fois.

Mais reconnaître une supériorité, avouer une impuissance, n'était pas dans sa nature. J'ai dit que le Romain était un esprit pratique; son parti fut bientôt pris. Il dépouilla les provinces conquises au fur et à mesure de la conquête, et transplanta à Rome les productions de leur génie. Pendant deux siècles entiers, de 266 à 62 avant Jésus-Christ, la Grande Grèce, la Sicile, Athènes, Corinthe, la Grèce entière, la Macédoine, l'Asie Mineure envoyèrent tour à tour à Rome leurs trésors sur les chars des triomphateurs : avec Scipion l'Asiatique, l'argenterie ciselée, les tapisseries, les bronzes; avec Mummius, les marbres, les corinthes, les peintures; avec Pompée, les perles et les pierreries [1].

A leur suite arrivèrent les artistes, les uns captifs, les autres mandés à Rome pour des travaux d'embellissement [2]. L'art grec émigra tout entier et se

1. Pline, XXXVII, 6.

2. Pline, XXXV, 58; Winckelmann, *Hist. de l'Art*, III, 153 (édit. de Leipzig, 1781). Évandre, d'Athènes, qui avait suivi Marc-Antoine à Alexandrie, fut amené captif à Rome par Auguste; — Tyrannion (voir plus loin, page 71, note 2);

naturalisa romain; Rome avait absorbé Athènes.

Ce n'était pas encore assez pour l'amour-propre du vainqueur. Il sentait en lui-même, sans l'avouer, la supériorité des Grecs; il ne sut jamais le leur pardonner.

De là, ce superbe dédain dont l'écho se répète jusque sous les Empereurs.

« En vérité, dit Cicéron (qui affecte dans ses *Verrines* d'ignorer jusqu'au nom des maîtres les plus accrédités de la Grèce), en vérité on ne saurait imaginer combien les Grecs attachent d'importance à toutes ces choses que nous méprisons (*contemnimus*). Nos ancêtres permettaient aux peuples tributaires de conserver ces objets d'art, si frivoles à nos yeux, afin qu'ils y trouvassent une consolation, un amusement dans leur esclavage. » Ailleurs il appelle les objets d'art des *bagatelles,* des *joujoux bons pour amuser les enfants*[1].

Velleius Paterculus estime qu'il eût été bien plus honorable pour Rome d'ignorer les arts que de les connaître[2].

— Damophile, Gorgas, Timomaque, Arcesilas, Pasitèle et tant d'autres, furent appelés de Grèce à Rome par César, par Lucullus, etc. La disette des artistes devint telle en Grèce qu'il ne se trouva pas, dans Athènes même, un architecte pour terminer le temple de Jupiter Olympien, et qu'on dut en faire venir de Rome. (Vitruve, VII, 15.)

1. Cicéron, *In Verr.*, II, 4, *Parad.*, V, 2. Voir page 66.

2. Velleius Paterculus, I, 13.

Valère Maxime, qui écrivait sous Tibère, appelait la peinture une profession basse (*sordidum studium*), et se demandait comment un Fabius, Fabius Pictor, avait osé signer ses tableaux[1].

Sénèque, contemporain de Néron, considérait aussi la peinture et la sculpture comme indignes d'être rangées parmi les études libérales[2].

Enfin Pétrone rappelle que, de son temps, on traitait encore les Apelle et les Phidias de « petits Grecs au cerveau fêlé (*Græculi delirantes*)[3]. »

Ceci se passait plus de deux siècles après la chute de Corinthe et de la Grèce; Rome était rancunière.

Dans l'origine, les premières spoliations avaient été faites au profit de la religion et de l'État; on se faisait un point d'honneur de consacrer aux temples et aux édifices publics toutes les dépouilles des nations vaincues. C'était encore le temps des grandes vertus, et, comme en Grèce, la chose publique passait avant le citoyen. Ce désintéressement ne fut pas de longue durée; à chaque nouveau triomphe, le luxe et la corruption gagnaient du terrain, et l'esprit public s'abaissait. Les généraux devinrent bientôt moins scrupuleux, ils firent encore la part de l'État, mais aussi la leur, la part du lion[4]. Leurs

1. Valère Maxime, VIII, 14, 6.
2. Sénèque, *Lettre* 88.
3. Pétrone, *Satyr.* (voir plus loin, page 53, la traduction complète de ce curieux passage); Perse, VI, 37.
4. « Sed, per Deos immortales! Vos ego adpello qui semper domos, villas, signa, tabulas vestras, plures quam rempubli-

palais, leurs villas regorgèrent de tableaux et de statues. L'exemple était contagieux : on recourut aux proscriptions, moyen commode de se former un cabinet[1]. Des préteurs allèrent plus loin; ils spolièrent effrontément les provinces qu'ils étaient chargés d'administrer. Chacun voulait à tout prix avoir sa collection, c'était la mode. Ceux qui ne dépouillaient pas achetaient dans toute la Grèce, à Athènes surtout, où la misère devint effroyable après le pillage de Sylla[2]. Et Cicéron lui-même, entraîné par le courant, Cicéron qui avait malmené si rudement les maîtres de la Grèce, se faisait acheter par Atticus des statues et des peintures pour les nombreuses villas où il allait se délasser de ses travaux, et pour Pompée, dont il voulait conserver la faveur.

Telle fut l'origine des collections religieuses, publiques et privées des Romains. Car, ainsi que nous le faisons aujourd'hui dans nos églises, nos musées,

cam fecistis..... publice egestatem, privatim opulentiam, » dit Caton dans son discours contre Catilina. (Salluste, *Catil.*, 52.)

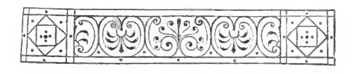
1. Sylla mit à la mode les proscriptions. « Nam uti quisque domum, aut villam, postremo aut vas aut vestimentum alicujus concupiverat, dabat operam uti in proscriptorum numero esset. » (Salluste, *Catil.*, 55.)

2. La misère était aussi telle en Asie « par la cruelle avarice des fermiers, gabelleurs et usuriers romains, que les particuliers étoient contraints de vendre publiquement en commun les tableaux dédiés aux temples, les statues de leurs dieux et autres joyaux de leurs églises. » (Plutarque, Amyot, *Lucullus*, 35.)

nos bibliothèques et nos cabinets, les Romains collectionnaient en l'honneur de la religion, pour le peuple et pour leur propre compte.

Je ne m'occupe ici que des collections particulières.





GALERIES CÉLÈBRES

VERRÈS

ARMI les galeries princières, il en est une plus particulièrement intéressante, tant par sa richesse exceptionnelle que par la fortune véritablement extraordinaire de son possesseur : je parle de la galerie de *Verrès*.

Elle mérite que nous nous y arrêtions tout d'abord. En effet, c'est la seule qui forme un ensemble assez complet et qui puisse donner une idée de ce qu'était, à la fin de la République, *un collectionneur et une collection*.

Il convient donc de l'étudier avec soin, et je demande l'indulgence du lecteur pour la longueur et la sécheresse inévitables de certains détails; s'il veut bien me tenir compagnie jusqu'au bout, j'espère que cette étude ne lui paraîtra pas sans intérêt.

Verrès était né au moment où le luxe envahissait

Rome, *le luxe chargé des vengeances de l'univers vaincu*[1]. Fils de patricien, connaisseur excellent, mais sans fortune pour soutenir son rang et s'entourer des chefs-d'œuvre qu'il convoitait, il ne recula devant rien pour réussir.

L'histoire nous le montre servant d'abord Marius; passant ensuite à Sylla et s'enrichissant des dépouilles des proscrits que le Dictateur lui abandonne, puis chargé en Asie, comme lieutenant de Dolabella, de conduire la guerre contre les pirates. « Pendant cette période, dit un de ses biographes[2], à une insatiable cupidité il joignit une horrible dissolution de mœurs et une inflexible cruauté. » J'ai peine à croire que ce portrait, reproduit d'après Cicéron, n'ait pas été un peu chargé pour les besoins de la cause. En effet, quelques années plus tard[3], on retrouve Verrès à Rome, préteur de la ville, et investi à ce titre de la fonction la plus éminente, de celle qui conférait la direction de toute la justice civile[4].

Mais c'est en Sicile, où Verrès fut envoyé comme préteur en 73, que sa passion éclata sans frein et sans contrôle.

---

1. Vers 121 ou 122 av. J.-C.

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
(Juvénal, VI, 292.)

2. *Biogr. Universelle*, Verrès.

3. 74 av. J.-C.

4. Il est vrai que Cicéron n'épargne pas Verrès comme préteur de la ville; mais lui eût-on confié un poste semblable s'il avait été le brigand que Cicéron nous représente?

Dans les provinces romaines, le pouvoir des proconsuls était excessif. Non-seulement la justice, mais les finances, les troupes de terre et de mer, les approvisionnements, l'administration étaient concentrés dans leurs mains. La tentation était trop grande, la Sicile trop riche en merveilles, et le pillage trop dans les mœurs[1]; Verrès ne sut pas y résister.

« Je nie, dit Cicéron, que dans toute la Sicile, dans cette province si riche, si ancienne, parmi tant de cités et de familles opulentes, il y ait un seul vase d'argent, un seul bronze de Corinthe ou de Délos, une seule pierre précieuse, une seule perle, un seul ouvrage en or ou en ivoire, une seule statue de bronze, de marbre ou d'ivoire; je nie qu'il y ait une seule peinture, une seule tapisserie que Verrès n'ait recherchée, qu'il n'ait examinée, et, quand l'objet lui a plu, qu'il n'ait enlevé. »

Cicéron lui-même se piquait d'être amateur, et j'ai toujours soupçonné, dans son acharnement contre Verrès, une pointe de rivalité. Je ne cherche pas à excuser Verrès, mais, s'il pillait effrontément, qui donc,. parmi les généraux de Rome, pouvait lui jeter la première pierre[2]? D'ailleurs, je ne suis

1. Les arts florissaient en Sicile parmi les Grecs expatriés. Toutes ses villes étaient remplies d'ouvrages de premier mérite, ainsi que l'attestent ses belles médailles. (WINCKELMANN, VI, 4.)

2. Cicéron lui-même (*Pro lege Man.*, 22 et 23) parle de ces vols comme d'un abus général : « Quæ civitas est in Asia,

pas chargé d'instruire son procès, Cicéron m'a mis à l'aise sur ce point; puis comment juger un accusé sur l'attaque seulement, quand la défense ne nous est pas parvenue[1]? J'avouerai donc volontiers que cette grande figure de collectionneur, passionné pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité jusqu'au crime, a quelque chose de saisissant, et que je ne puis me défendre d'un peu d'indulgence pour ces illustres coupables dont notre siècle a produit deux exemples fameux.

Les documents sont nombreux sur la galerie de Verrès. Cicéron à la main, nous pourrons, pour ainsi dire, en dresser le catalogue[2].

A l'entrée de son palais, Verrès avait fait placer les vantaux des *portes du temple de Minerve* à Syracuse. Les bas-reliefs en ivoire incrusté d'or, d'un admirable travail, représentaient des sujets relatifs à l'histoire de la Sicile. Ils étaient surmontés d'une superbe *tête de Gorgone,* également en ivoire. Les montants et les traverses étaient garnis de clous d'or provenant des mêmes portes.

quæ non modo imperatoris aut legati, sed unius tribuni militum animos ac spiritus capere possit. »

1. Sur les quatre Verrines, la première seule fut prononcée. Or, ce n'est pas faire injure à Cicéron que de supposer un peu d'embellissements oratoires dans les trois dernières, et notamment la quatrième, *de Signis,* qui furent composées à loisir, dans le silence du cabinet, sans être destinées à jamais être récitées en public.

2. Tout ce qui suit est extrait pour la plus grande partie de la quatrième Verrine, *de Signis,* et de la deuxième.

A l'intérieur, on remarquait de magnifiques *tapisseries* à personnages, brodées d'or, dépouilles des plus riches palais de Malte, de Messine, d'Halèse et de Syracuse [1]. Le mobilier, dont une partie avait été léguée à Verrès par la courtisane Chélidon, était aussi d'une richesse extraordinaire, et recouvert d'étoffes et de coussins de pourpre brodés à la main. Pendant trois ans, les meilleurs ateliers de broderie, les plus nobles dames de la Sicile n'avaient travaillé que pour leur proconsul.

Dans le vestibule, autour de l'*atrium* et du *péristyle*, dans chaque salle du palais et jusque dans le parc, dont les terrasses terminaient cette enfilade majestueuse qui caractérise les maisons romaines, partout un peuple de statues! Elles étaient disposées avec un goût parfait, tantôt dans les entrecolonnements, tantôt devant les colonnes elles-mêmes ou dans des niches construites tout exprès.

C'était en première ligne le fameux *Cupidon* de Praxitèle, le frère de celui qui faisait faire tant de pèlerinages à Thespies [2]. Cette merveille du cabinet de Verrès est parvenue jusqu'à nous à travers vingt siècles de révolutions, s'il est vrai que l'admirable torse de l'Amour qui se trouve à Rome soit la réplique faite par Praxitèle lui-même de son chef-d'œuvre de Thespies [3]. A côté, était un *Hercule* en

1. Les tapisseries d'Heius, de Messine, passaient pour valoir à elles seules 200,000 sest. (environ 40,000 fr.).
2. Et non le même, comme dit Pline (XXXVI, 5).
3. Ampère, III, 310. Cette assertion est contestée.

bronze, de Myron, contemporain et condisciple de Phidias. Myron était aussi le premier *animalier* de son temps; « il excellait, a dit un ancien, à faire vivre dans le bronze les hommes aussi bien que les animaux[1]. »

Ces deux pièces capitales ornaient jadis le *sacrarium*[2] du palais d'*Heius,* riche Mamertin. De la même collection provenaient deux *Canéphores* en airain de Polyclète, dont on croit reconnaître la copie dans un bas-relief de la villa Albani[3]. Cicéron vante la grâce exquise et la pose pleine de naturel de ces deux figures.

Une des perles de la collection était la *Sapho* de Silanion. « Le visage plein et arrondi, les lèvres fortes et sensuelles, l'expression sérieuse, triste même, presque sombre[4], » comme le beau buste de la villa Albani, qui en est la copie; cette figure mélancolique et passionnée devait tenter le ciseau de Silanion, artiste de l'expression.

La Sapho avait été enlevée de Syracuse avec une statue d'*Aristée*, de main de maître, et une pièce rarissime, un *Jupiter Imperator*. On n'en connaissait que trois : les deux autres étaient, l'une au Capitole, l'autre à l'entrée du Pont-Euxin[5].

1. Pétrone, *Satyr.* (voir plus loin, page 53, le passage entier).
2. Chapelle ou oratoire.
3. Winckelmann, V, 2, et Ampère, III.
4. Ampère, III, 568.
5. Tite-Live, VI, 29.

Aux Tyndaritains Verrès avait pris le principal objet de leur culte, un *Mercure* en bronze. L'enlèvement de cette statue indique bien quelle était alors la puissance des préteurs, si toutefois le récit de Cicéron ne se ressent pas d'une certaine amplification oratoire. Dès le premier jour de son arrivée à Tyndaris, Verrès avait ordonné d'enlever le Mercure de son piédestal et de l'amener à Messine. Sopater, le premier magistrat de la ville, eut le courage de refuser. Aussitôt Verrès le fait saisir par ses licteurs; on le dépouille de ses vêtements, et il est garrotté en plein hiver, par une pluie battante, à l'une des statues équestres de la place. Le sénat de Tyndaris épouvanté se jeta aux pieds de Verrès, qui n'accorda la grâce de Sopater qu'en échange du *Mercure*.

Trois statues d'*Apollon* venaient, l'une de Syracuse, l'autre de Lilybée, la troisième d'Agrigente. Cette dernière était un des meilleurs bronzes de Myron. La signature du maître était incrustée en petits caractères d'argent sur la cuisse même du dieu, ce qui lui donnait un nouveau prix, car ces signatures sont assez rares chez les Grecs [1].

Au temple d'Enna, le préteur avait enlevé deux figures colossales en marbre, une *Proserpine* et une *Cérès*, et une autre figure de la même déesse en

1. Le comte de Caylus (Mémoire à l'Académie du 1er juin 1753) donne quelques signatures de sculpteurs. Le Discobole du Vatican porte aussi le nom de Myron; mais c'est une copie et la signature a été également copiée. (Voir page 63.)

bronze et de dimension moindre. Notre amateur paraît affectionner ce type[1], comme celui d'Apollon, car j'en retrouve encore un échantillon dans la *Cérès* de Catane, chef-d'œuvre de la plus haute antiquité. Aucun homme ne l'avait jamais vue. Enfermée dans une sorte de sanctuaire, elle était sous la garde de femmes mariées et de jeunes vierges. Comment Verrès est-il arrivé jusqu'à elle? Toujours est-il qu'une nuit elle fut enlevée, et qu'elle figurait dans sa galerie.

Mais la statue favorite du préteur était celle d'un *jeune homme jouant du luth*. Elle venait d'Aspende, en Pamphylie; l'artiste, dont le nom nous est inconnu, avait représenté le musicien chantant et s'accompagnant à la sourdine, d'où le dicton des Grecs : *A la sourdine comme le Cithariste d'Aspende*. Verrès avait placé cette statue dans une sorte de boudoir réservé, loin des curieux, comme pour montrer, dit Cicéron, qu'il était encore plus habile à cacher son jeu que le musicien lui-même.

Au reste, quand un objet d'art tentait Verrès, il faut avouer que tout lui était bon pour l'obtenir. Il y avait à Ségeste une *Diane* colossale en bronze, le carquois sur l'épaule, et tenant d'une main un arc, de l'autre un flambeau, triple symbole de Diane, de la Lune et d'Hécate. Du premier coup-

1. Fréquent d'ailleurs en Sicile, où l'agriculture était très en honneur. M. Ampère pense que la belle Cérès Féconde du Vatican peut être une de celles de Verrès. (III, 347.)

d'œil, Verrès avait jugé l'œuvre; il l'avait demandée sans succès. A partir de ce jour, taxes exorbitantes, menaces aux citoyens de leur faire perdre tous leurs procès, levées extraordinaires de matelots, contributions excessives; il n'a de cesse que lorsque les Ségestains en larmes viennent lui offrir leur statue.

Je ne cite que pour mémoire les figures enlevées aux temples d'Hercule à Agrigente, de Proserpine à Syracuse, de Junon à Samos et à Malte, de Diane à Perga, aux villes de Chios, de Tenedos, d'Assore, d'Halicarnasse[1], les statues en ivoire dont Verrès raffolait et dont il possédait des morceaux exquis[2]; j'arrive aux peintures.

La *Pinacothèque*[3] contenait un nombre considérable de tableaux de la meilleure époque grecque, provenant de Grèce et d'Asie, ainsi que d'autres ouvrages moins importants confisqués par Verrès à son ami Sthenius, qui se permettait de collectionner à côté de lui. On y remarquait aussi une suite de tableaux de batailles d'une extrême rareté, notamment un combat de cavalerie livré par le roi Agathocle; enfin vingt-sept portraits des rois ou tyrans de la Sicile. Toutes ces peintures, que l'on

1. Car l'Asie n'avait pas été moins balayée (*everriculum*, balai, jeu de mots de Cicéron sur le nom de Verrès) que la Sicile.

2. Une, entre autres, placée dans la main d'une Cérès colossale à Enna, et que Verrès avait enlevée, ne pouvant déplacer la statue elle-même à cause de son grand poids.

3. Voir page 53.

citait comme des merveilles de l'art grec, « charmaient autant par la variété du pinceau que par la ressemblance parfaite des princes dont elles perpétuaient le souvenir. » C'était, pour ainsi dire, la *Tribune* du temple de Minerve à Syracuse.

La série des *bronzes* n'était pas moins riche. Syracuse travaillait l'airain avec une extrême perfection [1]. Aussi, s'il faut en croire Cicéron, pendant les trois années de sa préture en Sicile, Verrès occupa seul tous les ouvriers syracusains. *L'airain de Corinthe* seul [2] était représenté par une admirable réunion de vases, de coupes, de consoles, de cuirasses, de casques, de grandes hydries enrichies de ciselures du plus grand prix, de candélabres travaillés avec un art admirable, dépouilles des temples et des collections particulières de l'Asie Mineure et de la Sicile.

Mais, parmi les *candélabres*, le plus magnifique sans contredit était celui que le roi de Syrie, Antiochus, destinait au Capitole et dont Verrès avait orné une de ses salles à manger. Cette pièce unique, toute en or et en pierreries, était d'un travail exquis et de dimension colossale. Quand le fils du roi, chargé d'amener à Rome cette merveille, vint à passer par Syracuse, Verrès lui fit demander son candélabre pour un instant, afin, disait-il, de le montrer seulement à ses ouvriers. Le jeune Antio-

1. Pline, XXXIV, 7.
2. Voir page 91.

chus sans défiance y consent. Au bout de quelques jours, il le réclame; Verrès demande encore un jour, puis un autre, puis un troisième. Le prince attend, s'étonne, insiste; alors le proconsul le menace sous je ne sais quel prétexte et finit par l'expulser, séance tenante, de sa province.

C'est avec la même méthode expéditive que Verrès a formé sa *dactyliothèque,* collection magnifique de pierres précieuses et de pierres gravées. Voit-il un anneau de prix au doigt de quelqu'un, il demande à l'examiner et ne le rendra plus. Quand il reçoit une lettre, il considère l'empreinte; si c'est l'ouvrage d'un maître, il faut qu'on lui envoie le cachet sans retard.

Tout cabinet célèbre devait avoir sa *table de citre,* nous en reparlerons plus tard[1]; Verrès avait donc la sienne placée dans un de ses *triclinia*[2], et entourée de lits[3], de consoles chargées d'une vaisselle unique au monde. Ici, une hydrie en argent de Boethus, l'auteur de l'*Enfant à l'oie* dont le Louvre possède une copie, des coupes en or constellées de diamants, des vasques d'argent ornées de reliefs en or; là, un surtout décoré de petits chevaux en argent d'une perfection admirable, une

1. Voir page 110.

2. Les riches avaient un *triclinium* (salle à manger) pour chaque saison. On connaît l'histoire de Lucullus et de ses nombreuses salles à manger.

3. Malte seule avait fourni des lits pour cinquante tables, et chaque table comportait au moins trois convives.

aiguière d'une seule pierre fine entièrement creusée à la main avec son anse en or ciselé, autre dépouille du malheureux Antiochus; partout des vases, des plats énormes, des coupes, des aiguières, des brûle-parfums; le tout en or et en argent.

L'orfévrerie, l'argenterie ciselée! c'est peut-être là que la passion arrache à Verrès ses plus grandes extravagances.

Non content d'avoir confisqué la vaisselle entière d'un grand nombre de citoyens opulents, il s'avise d'un expédient plus simple. L'orfévrerie sicilienne passait pour la première du monde; il n'y avait pas de maison un peu aisée qui n'en possédât quelque échantillon précieux, soit pour les cérémonies religieuses, soit pour l'ornement de la table. Verrès vient-il à passer par une ville, aussitôt il fait venir un des principaux personnages et lui donne l'ordre de faire apporter tout ce qui s'y trouve de pièces ciselées. Il examine chaque morceau un à un, choisit les meilleurs, en détache les ornements [1], et rend le reste en faisant offrir une indemnité aux habitants. Souvent il faisait encore pis : à la table même des riches Siciliens qui l'invitaient à dîner, et sous les yeux des convives, il détachait les reliefs des plus belles pièces et les emportait avec lui.

Quand il eut réuni tous ces ornements détachés, Verrès ouvrit en plein Syracuse, dans le palais des rois, un vaste atelier. Les orfévres et ciseleurs

1. Voir plus loin, page 86.

siciliens eurent ordre de s'y rendre, et pendant huit mois entiers, ces reliefs furent réappliqués sur des vases et des coupes d'or avec une précision et un goût admirables. Verrès lui-même, le connaisseur raffiné, le *dilettante,* comme on l'a appelé[1], dirigeait le travail de chaque ouvrier; tout se faisait sous ses yeux. Il passait la meilleure partie du jour, assis dans ses ateliers, en négligé, c'est-à-dire *sans toge et en manteau grec!* dit Cicéron, qui se serait cru déshonoré de s'habiller à la mode de ces *petits Grecs.*

Aussi Verrès passait à juste titre pour le premier connaisseur de Rome en argenterie. Le matin même de son procès, au moment où le plus redoutable orateur du temps allait plaider contre lui et conclure à une restitution énorme[2], il allait voir quelques pièces rares d'argenterie chez son ami Sisenna. Il s'approchait des dressoirs étincelants, prenait délicatement chaque objet, l'examinait d'un œil passionné. Cependant les esclaves du maître ne le perdaient pas de vue et épiaient chacun de ses mouvements.

La vie d'un homme n'aurait pas suffi pour réunir une quantité pareille d'objets d'art; aussi Verrès, qui s'y connaissait, avait choisi pour l'aider dans ses recherches deux artistes excellents, deux

1. Ampère, III, 603.
2. 100 millions de sesterces, réduits plus tard à la moitié, soit 50 millions ou 10 millions de francs.

frères, l'un modeleur en cire, l'autre peintre. Cicéron décrit assez plaisamment leurs fonctions : « On dirait deux limiers flairant partout, toujours sur la piste; menaces, promesses, esclaves, enfants, amis, ennemis, tout moyen leur est bon pour arriver à dénicher quelque chose..... ils furètent partout; s'ils découvrent quelque pièce de valeur, ils la rapportent pleins de joie. Quand la chasse est moins heureuse, ils ne laisseront pas de revenir avec quelque menue pièce de gibier, telle que plats, patères, brûle-parfums. »

Tel était le cabinet de Verrès. Les meilleures pièces étaient installées dans son palais de Rome, les autres réparties entre ses jardins et ses villas Verrès avait aussi fait la part de ses amis, pour se ménager leur concours dans son procès. Ainsi, Hortensius, son ami et son défenseur, avait eu un *sphinx d'airain,* qui fut l'occasion d'un de ces bons mots dont Cicéron était si friand. « Vous prétendez ne pas comprendre mes énigmes, disait-il à l'avocat de Verrès; vous avez pourtant le sphinx sous la main [1]. »

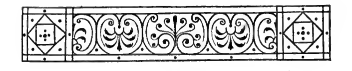
Mais rien ne pouvait sauver Verrès. Les charges étaient accablantes, et Hortensius lui-même l'engagea à prévenir par l'exil une condamnation [2].

Verrès quitta Rome en 70 avant Jésus-Christ; il

1. Pline, XXXIV, 18.
2. Asconius Pedianus, *Comment. in Verr.*, IV.

n'y revint que vingt-sept ans après. Sa collection devait encore lui porter malheur. Cicéron venait d'être assassiné, Antoine était triumvir et tout-puissant; il demanda au préteur ses *bronzes de Corinthe*. Verrès savait ce que lui coûterait un refus, mais démembrer sa collection, l'œuvre de toute sa vie, était pour lui un sacrilége; il eut l'imprudence de refuser. On le mit sur les tables de proscription, et il paya de sa tête son dévouement à ses objets d'art.





GALERIES CÉLÈBRES

(Suite.)

Si l'on excepte Verrès, on ne trouve plus sur les amateurs que des renseignements bien insuffisants; un aperçu, une anecdote çà et là. L'histoire a souvent de ces coquetteries ; elle nous laisse entrevoir quelque menu détail seulement, comme pour mieux irriter notre envie de connaître le reste.

Ainsi de *Sylla*. C'est probablement de son temps que se formèrent les premières collections privées; que contenait la sienne? A coup sûr, elle devait être magnifique et admirablement choisie. Sylla s'y connaissait, comme il le fit voir dans le choix des proscrits et des temples dont il enleva les dépouilles : le temple d'Apollon à Delphes, d'Esculape à Épidaure, et de Jupiter à Élis, les trois plus riches de toute la Grèce; il n'était pas homme à

laisser de telles aubaines à son pays[1]. Si l'histoire ne parle pas de sa collection, c'est sans doute qu'il la garda pour lui seul, comme le petit *Apollon* en or, volé à Delphes, qu'il emportait toujours avec lui, *son dieu de voyage,* dit Winckelmann[2]. Dans les grandes occasions, Sylla le baisait dévotement.

Le plus beau joyau de son cabinet était une statuette d'*Hercule*, par Lysippe[3]. Malgré sa petitesse, — un peu moins d'un pied romain (environ 0,30 c.), — ce bronze était une merveille de grandeur et de majesté, *parvusque videri, sentirique ingens,* dit Stace avec un sentiment très-juste. Le dieu souriant, le visage légèrement tourné vers le ciel, était assis sur un rocher recouvert de la peau du lion de Némée; d'une main il tenait une massue, de l'autre une coupe[4].

Un concours de circonstances donnait à ce bronze une valeur inappréciable. C'était un cadeau de Lysippe lui-même à Alexandre; le conquérant adorait son petit Hercule, il le promenait dans

1. Sylla se borna à élever à Préneste un beau temple à la Fortune, et à donner au Capitole les colonnes du temple de Jupiter, enlevées d'Athènes.

2. « Lequel il souloit tousiours porter en son sein à la guerre.» PLUTARQUE, Amyot, *Sylla*, 62. VALÈRE MAXIME, I, 2, 3.

3. STACE, *Silv.* IV, et MARTIAL, IX, 45, nous ont laissé la curieuse histoire de ce bronze.

4. Une figure dite *epitrapezios,* ou statuette de table. On plaçait les figures de ce genre au milieu de la table, comme génies tutélaires du repas.

toutes ses campagnes; à son lit de mort il lui fit un dernier adieu.

Après Alexandre, sa statue favorite eut la singulière fortune de tomber, on ne sait comment, entre les mains d'Annibal, qui la conserva pieusement et l'emmena avec lui en Bithynie. Annibal était un lettré, un admirateur de l'art grec[1], et un grand amateur de bronzes. Il en avait beaucoup et ne s'en séparait jamais; C. Nepos raconte même qu'un jour le rusé Carthaginois cacha toute sa fortune dans ses statues d'airain pour la soustraire à l'avidité des Crétois[2]. A sa mort, sa collection dut passer à la cour de Bithynie, entre les mains de Prusias, chez lequel il s'empoisonna.

Un siècle plus tard, nous retrouvons notre Hercule chez Sylla. Sans doute le fin connaisseur, qui ne laissait pas échapper de pareilles trouvailles, se le fit donner par Nicomède, roi de Bithynie, en échange du trône qu'il lui avait rendu.

Après Sylla, on en perd la trace. On sait seulement que le chef-d'œuvre de Lysippe, ennobli par tant de possesseurs illustres, ne dérogea point, et traversa les cabinets des plus grands personnages[3]. Sous Domitien, il reparaît, pour la dernière fois,

1. CORNELIUS NEPOS, *Annibal*, XIII.

2. « Statuas æneas, quas secum portabat, omnes sua pecunia implet. » (CORNELIUS NEPOS, *Ann.* IX.) Ces statues devaient être nombreuses et de grande taille, car, dit Nepos, « magnam secum pecuniam portabat, de qua sciebat esse famam. »

3. Peut-être le cabinet des empereurs. STACE, *Silv.* IV, 91.

dans la belle collection du savant Vindex, un Gaulois, proche parent du célèbre agitateur qui faillit délivrer le monde de Néron, et l'ami de Stace et de Martial[1].

Qu'est devenue cette précieuse relique que Lysippe, Alexandre, Annibal, Sylla, avaient touchée de leurs mains, et dont on a pu suivre la généalogie durant plus de quatre siècles?

On peut se faire sur cet échantillon une idée de la qualité des œuvres d'art appartenant à Sylla; quant à leur nombre, il suffit, pour en juger, de voir ce qu'il avait laissé glaner après lui à *Verrès*, son lieutenant, et à *Chrysogon*, son affranchi[2].

« Voyez Chrysogon! il descend de sa belle résidence du Palatin; il a, pour se délasser, une campagne délicieuse aux portes de Rome, et bien d'autres domaines encore, tous magnifiques et voisins de la ville. Son palais regorge de vases de Corinthe et de Délos. C'est là que se trouve ce fameux réchaud (*authepsa*) acheté par lui naguère à un prix tel que les passants entendant la voix du crieur, croyaient qu'il s'agissait d'un fonds de terre. Et l'argenterie ciselée? et les étoffes précieuses? et les tableaux? et les statues? et les marbres? combien lui en croyez-vous? Comptez ce qu'on a pu enlever à tant

1. Stace (*Silv.* IV) vante la richesse de sa collection et la sûreté de son goût. (Voir page 121.)

2. Licinius Murena, un autre lieutenant de Sylla, avait aussi son Tusculanum décoré d'objets d'art. On y a trouvé quelques morceaux excellents.

de familles opulentes, dans ces temps de troubles et de rapines, pour l'entasser dans un seul palais[1].»

Le gendre et l'héritier de Sylla, l'édile *Scaurus*, qui commit tant de malversations, et que Cicéron eut la faiblesse de défendre, surpassa tous ses contemporains par le scandale de son luxe. « Il avait pour beau-père un Sylla, pour mère une Metella, adjudicataire des proscrits; pour père un Scaurus, si souvent prince du sénat, associé de Marius, et recéleur des dépouilles des provinces[2].» Avec ses spéculations personnelles, Scaurus pouvait donc bien faire les choses. Son théâtre, construit pour ne durer qu'un mois, contenait 3,000 statues, 360 colonnes et 80,000 spectateurs. Si, comme on doit le supposer, ces 3,000 statues rentrèrent pour la plupart dans sa galerie particulière après avoir décoré son théâtre, Scaurus est assurément le plus étonnant collectionneur qui ait jamais existé[3]. Nous savons, du reste, que son Tusculanum possédait, — entre autres raretés, — tous les tableaux que Pau-

1. Cicéron, *pro Rosc. Amer.*, 46. On peut en dire autant des autres affranchis, Héron de Lucullus, Hipparque de Marc-Antoine, Menas et Ménécrate de Sextus Pompée, et surtout Demetrius de Pompée.

2. Pline, XXXVI, 24. Scaurus avait aussi à Rome un palais magnifique, placé sur le Palatin, suivant les uns (Asconius), sur le Cœlius, suivant les autres (Pline). Voir le *Palais de Scaurus,* par Mazois, Paris, 1819.

3. Scaurus a dû probablement en emprunter une partie, — ces emprunts étaient d'usage, — mais le plus grand nombre lui appartenait sans aucun doute.

sias avait faits pour Sicyone, sa patrie[1], le premier cabinet connu de pierres gravées, et une telle quantité de tapisseries brodées d'or, qu'un incendie ayant dévoré cette villa, la perte fut évaluée, pour le mobilier seulement, à 20 millions de francs.

Les *Serviliens*,— une Servilia fut sœur de Caton, maîtresse de César et mère de Brutus, — avaient réuni dans leurs jardins des morceaux de premier ordre, un *Triptolème*, une *Flore* et une *Cérès* de Praxitèle, la belle *Vesta* assise avec deux Vestales de Scopas, l'*Apollon* de Calamis, et d'autres ouvrages des grands maîtres[2]. Les Jardins serviliens passèrent plus tard aux empereurs, et Néron s'y retira la veille de sa mort[3]. C'est là que seul, abandonné de tous, même du poste de soldats et des valets de chambre qui s'étaient sauvés après l'avoir dévalisé, Néron errait de salle en salle, demandant quelqu'un pour l'égorger et ne rencontrant que ces grandes statues muettes et immobiles.

Les jardins des *Crassi, horti Liciniani,* sur l'Esquilin, ne devaient pas être moins riches en antiques. Créés probablement par Licinius Crassus, ce-

1. PLINE, XXXI, 40. Ils devaient être nombreux; Pausias passa sa vie à Sicyone.

2. Les jardins des Servilii étaient entre le Palatin et la porte Saint-Paul. On y a découvert une mosaïque très-fine, aujourd'hui au musée de Saint-Jean de Latran. Elle représente un *plancher non balayé,* sur lequel sont demeurés les débris d'un festin ; « elle ornait probablement une salle à manger où César a pu souper avec Servilie. » AMPÈRE, IV, 134.

3. SUÉTONE, *Néron*, 47.

lui que son luxe avait fait surnommer *la Vénus du Palatin*[1], ces jardins furent encore embellis dans la suite par l'autre Crassus, le fameux triumvir qui, en spéculant sur les incendies, avait fini par accaparer une bonne partie des maisons de Rome[2].

On sait que les *jardins* des anciens ne sont autre chose que leurs maisons de plaisance aux portes de la ville[3]. Les Romains ont toujours conservé le goût le ces résidences intermédiaires; ils y trouvent l'ombrage des villas sans leur isolement, le voisinage de Rome sans son tapage, un élégant pied-à-terre, souvent un véritable palais, entouré de colonnades, de fraîches fontaines, de terrasses en étages d'où l'œil embrasse Rome et la campagne;

Nempe inter varias nutritur silva columnas
Laudaturque domus longos quæ prospicit agros[4].

Au milieu des citronniers, des myrtes, des oran-

1. A cause de sa belle maison du Palatin, qui devint plus tard la propriété de Cicéron. (Voir page 66.)

2. PLUTARQUE, *Crass.*, II.

3. *Horti* ou *suburbanum*, ce qu'on appelait des *vignes* à la Renaissance. Ces jardins, comme les *orti* des princes romains d'aujourd'hui, étaient pour la plupart dans la région trastévérine. HORACE, *Od.* II, 3.

4. HORACE, *Ep.*, I, 10; MARTIAL, XII, 57, et IV, 64. PLINE, XIX, 4, dit : « Jam quidem hortorum nomine in ipsa Urbe delicias, agros, villasque possident. » Le Romain aimait les fleurs comme le Parisien : « Autrefois le peuple de la ville, en entretenant des petits jardins à ses fenêtres, présentait aux yeux le spectacle continuel de la campagne, avant que les brigandages de la multitude eussent forcé de griller toutes les ouvertures. » PLINE, *loc. cit.*

gers, des lauriers-roses, le long des allées de platanes et de cyprès[1], et sous les portiques de marbre, se dressent des statues, des bronzes, des vases, des bas-reliefs, des fragments antiques; ce sont des galeries en plein air.

Les plus magnifiques étaient les jardins de *Lucullus*. « Tellement, dit Plutarque, qu'auiourd'huy que la superfluité a pris depuis si grand acroissement, encore conte-lon les iardins qu'il fit faire entre les plus somptueux et plus délicieux qu'ayent les empereurs[2]. » On sait que la villa Médicis en occupe une partie.

Lucullus est une des figures les plus sympathiques de son temps. Après son triomphe, comblé de richesses, ayant donné la mesure de ce qu'il savait faire comme homme public, il sait rentrer à l'heure dans la vie privée. « Homme droit, entier et net,

1. ..... *Neque harum quas colis arborum*
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.
HORACE, *Od.*, II, 14.

2. PLUTARQUE, *Lucull.*, 79; AMPÈRE, IV, 424. « Le *Scythe*, si improprement appelé le *Rémouleur*, a été trouvé dans les jardins, et a peut-être fait partie de la collection de Lucullus. »

Ces jardins étaient situés région 9e du cirque Flaminius, au pied du Monte Pincio. Sous Claude, ils appartinrent à Valerius Asiaticus, deux fois consul. Messaline, jalouse de ce personnage, qu'elle croyait l'amant de Poppée, et convoitant ses jardins, le força à s'ouvrir les veines. C'est dans les jardins de Lucullus que Messaline essaya de se tuer, sans en avoir le courage; il fallut la pousser de force sur une épée pour la faire mourir. TACITE, *Ann.*, XI, 36.

beau personnage et de belle taille, bien parlant, sage et auisé, » Lucullus n'est rien moins que cette manière de millionnaire repu dont le souvenir est resté. Il adore les arts, les lettres, toutes les élégances, et y consacre son immense fortune avec « cette grâce de facilité et cette splendeur de gloire » qu'il savait mettre à tout.

Ses villas[1] sont le rendez-vous des artistes et des lettrés de la Grèce, car il fait profession, — et cette indépendance est un des traits les plus honorables de son caractère, — de rechercher les Grecs, si méprisés de ses contemporains[2]. Lié avec Arcesilas, le sculpteur à la mode, il lui confie des travaux importants pour sa galerie; à Athènes, il commande des copies aux malheureux peintres que le sac de la ville a laissés sans travail. Les tableaux, les statues, « pour lesquels il avoit la curiosité grande, et qu'il amassoit de tous costez à gros frais et grands despens, » remplissent ses jardins, ses villas, son cher Tusculanum surtout[3]. Là, à côté des chefs-d'œuvre de la Grèce et de l'Asie, Lucullus avait réuni des parcs à animaux, des viviers en pleine exploitation, des pépinières, les premiers cerisiers in-

1. Il avait une villa à Misène, où il fit faire des travaux gigantesques que l'on admire encore aujourd'hui. Tibère y mourut.

2. « Jamais Lucullus n'entra une seule fois avec armée dans ville grecque ou confédérée. » PLUTARQUE, *Luc.*, 66. Nous verrons plus loin, page 76, à propos de sa bibliothèque, comment il accueillait les Grecs.

3. Multa (signa) et Luculli invexere. PLINE, XXXIV, 17.

troduits en Europe : c'était à la fois son Musée et son Jardin d'acclimatation [1].

Pompée avait aussi ses jardins sur la pente du Janicule; on y a trouvé une grande mosaïque, quelques bustes et un beau bas-relief. On connaît mieux son Théâtre [2] et son Portique aux trois cents colonnes de granit rose, la *promenade de Pompée,* les galeries des élégantes [3].

« Tu dédaignes donc, dit Properce à sa maîtresse, le portique de Pompée, ses colonnades ombragées, ses magnifiques tapisseries brodées d'or, et ses allées de platanes touffus? — Je vous défends, reprend Cynthie dans un accès de jalousie, de jamais vous pavaner en toilette à cette promenade [4]. »

Et Catulle à son ami Camerius :

« De grâce, ami, si cela ne te contrarie pas, indique-moi où tu te caches. Je t'ai cherché partout, au petit Champ-de-Mars, au Cirque, dans toutes les boutiques, dans le temple de Jupiter, à la pro-

1. Suivant son désir, ses cendres furent déposées à Tusculum. Lucullus était mort en 49, avant les discordes civiles; comme il avait su se retirer à temps des affaires, il sut aussi mourir au bon moment. VELLEIUS PATERCULUS, II, 49.

2. La *Melpomène* colossale du Louvre et le splendide *Hercule* en bronze doré acquis récemment par S. S. Pie IX ont été découverts sur l'emplacement du théâtre de Pompée.

3. Le portique était dans la 9e région. Suivant une tradition, les colonnes de la cour du palais de la Chancellerie proviendraient de ce monument.

4. *Tu neque Pompeia spatiabere cultus in umbra.*
PROPERCE, II, 32, et IV, 8.

menade de Pompée. J'ai arrêté au passage toutes les jolies filles; toutes paraissaient la candeur même. Et je demandais à chacune : — Où est mon Camerius, friponne? L'une d'elles, découvrant son sein : — Tiens, dit-elle, il est là, sous ces roses[1]. »

Dans ces galeries, Pompée avait placé les tableaux singuliers cités par Pline[2]. J'ai peine, je l'avoue, à trouver l'étoffe d'un connaisseur dans ce personnage important, *circumfluens gloria,* disait Cicéron, toujours baigné dans sa propre gloire, qui, le jour de son triomphe, se promène avec la propre chlamyde d'Alexandre le Grand sur un char traîné par quatre éléphants, et fait défiler devant les Romains éblouis des monceaux d'or, de perles, de pierreries, des curiosités bizarres et d'un goût douteux.

« Sans être un Œdipe, on devine un homme en examinant son cabinet. *César* portait dans ses campagnes des tables en mosaïque; il avait dans sa tente une statuette d'argent de sa grand'mère Vénus, œuvre d'un célèbre artiste grec; un autre Grec avait gravé la pierre de l'anneau dont il scellait ses lettres. A cette recherche, ne reconnaît-on pas d'abord un esprit cultivé, aimant le beau[3]? »

1. CATULLE, 55.

2. « Un homme sur une échelle, duquel on ne pouvait dire s'il montait ou descendait, par Polygnote, et un tableau de Pausias, où des bœufs noirs, vus de face en raccourci, se détachaient sur un fond sombre. » AMPÈRE, III, 611, d'après PLINE, XXXV.

3. P. MÉRIMÉE, *Artiste,* 1er avril 1854.

C'est ici surtout que les lacunes de l'histoire sont déplorables. On aimerait, en présence de César, à s'arrêter, à étudier sous son côté artistique la physionomie de cet homme extraordinaire, le *premier en tout.* Malheureusement l'éclat de son génie militaire a absorbé l'attention de l'histoire; c'est à peine si elle a gardé souvenir de l'illustre amateur.

Nous savons qu'il recherchait avec passion les antiques, *gemmas, toreumata, signa, tabulas operis antiqui animosissime comparasse*[1]. Mais s'il adore les antiques, César sait aussi encourager magnifiquement les modernes. C'est lui qui payait 400,000 fr. (80 talents) deux tableaux de Timomaque. Arcesilas, l'ami de Lucullus dont je parlais tout à l'heure, Damophile et Gorgas, peintres et modeleurs grecs, travaillèrent à la décoration des édifices superbes qu'il fit élever ou réparer, le grand Cirque notamment, qui contenait 250,000 spectateurs assis, et son Forum dont le terrain seul lui avait coûté 20 millions de francs (100 millions de sest.). En même temps, César s'occupait d'embellir les principales villes de l'Italie, des Gaules, d'Espagne, d'Asie et de Grèce, et envoyait à Corinthe une colonie pour repeupler la ville, la relever de ses ruines et rétablir les statues ensevelies sous les décombres[2].

1. Suétone, *Cæs.*, XLVII.
2. Suétone, *Cæs.*, XXVIII; Plutarque, *Cæs.*, 74; Winckelmann, VI, 5.

Ce trait seul, qui tranche si profondément avec les pillages effrénés du siècle, n'est-il pas un de ceux qui font le plus honneur à ce grand caractère?

Au reste, César n'a rien des idées étroites de son temps. Ses collections ne sont pas exilées dans des villas[1]; il a des vues plus larges et plus hautes. Il fait construire au Capitole des portiques provisoires pour en faire une exposition publique[2]. Ses cabinets de pierres gravées, — il en comptait six, — vont décorer le temple qu'il élève à Vénus Genitrix; il étudie le plan d'une vaste bibliothèque publique dont Varron aura la direction; enfin, il ouvre au peuple ses beaux jardins du Tibre, et y installe sa galerie de tableaux et de statues[3].

« Les jardins de César, amateur délicat des arts, devaient être remplis de chefs-d'œuvre; les anciens n'en parlent pas, mais nous pouvons en juger par deux belles statues qui en proviennent, l'une probablement, le *Méléagre* du Vatican, l'autre certainement, la *Vénus* de l'Ermitage[4]. »

Cicéron en dit assez pour nous prouver que ces jardins devaient être une merveille de goût et

1. In villarum exilia. PLINE, XXXV, 9. Voir *Cic. ad Att.*, 252, au sujet de la villa de César à Nemi.

2. SUÉTONE, *Cæs.*, X.

3. Vers le bas du Janicule; les jardins de César descendaient presque au bord du Tibre :

Trans Tiberim longe..... prope Cæsaris hortos.
HORACE, I, 59.

4. AMPÈRE, III, 320 et 616. M. Viardot met à tort la *Vénus de l'Ermitage* au niveau de notre *Vénus de Milo.*

de magnificence[1]; mais nous avons une autre autorité, celle de César lui-même. Ce grand connaisseur jugea sa collection digne du peuple romain, et la lui légua par testament avec ses jardins du Tibre; dernier et touchant témoignage de son amour pour les arts et de son amour pour son pays[2]!

Brutus, lui aussi, et *Cassius,* les deux meurtriers du Dictateur, collectionnaient quand la politique leur en laissait le loisir. Le premier avait une affection singulière pour un bronze de Strongylion, une petite figure de jeune homme, le *jeune Philippien,* comme on l'appela plus tard[3]. Quant à Cassius, il paraît avoir préféré les muses et les lettres. Du moins, on a retrouvé dans une villa de Tivoli, qui passe pour lui avoir appartenu, les bustes d'*Eschine* et de *Démosthènes,* et ces belles *Muses* qui ont donné leur nom à l'une des salles du Vatican et que le Louvre a possédées sous l'Empire.

Au dire de Cicéron[4], *Appius,* le frère du fameux tribun Clodius, aurait achevé de dépouiller la Grèce

---

1. Cicéron, 2e *Phil.*, 42, et 3e *Phil.*, 12.

2. Cicéron, *l. c.*

3. « Strongylion fecit puerum, quem amando Brutus Philippensis cognomine suo illustravit. » Pline, XXXIV, 19.

On sait que Brutus et Cassius se tuèrent tous deux à Philippes. Martial parle aussi de ce petit bronze (XIV, 169) :

Gloria tam parvi non est obscura sigilli;
Istius pueri Brutus amator erat.

4. *Pro Domo,* 43. Ampère attribue par erreur le fait à Clodius lui-même. (III, 602.)

et les îles « de tous les tableaux, de toutes les statues, de tous les ornements qui restaient encore dans les temples et dans les lieux publics, » pour en décorer son palais et ses jardins. De la collection d'Appius provenait la prétendue statue de la Liberté, — le portrait d'une fameuse courtisane grecque, — que Clodius avait fait élever sur l'emplacement de la maison de Cicéron, au Palatin[1].

Antoine, le triumvir, pillait Rome comme les provinces, et prenait tout ce qui se trouvait sous sa main. Comme il avait proscrit Verrès pour s'emparer de ses bronzes, il proscrivait le sénateur Nonius pour une belle opale, et le savant Varron pour sa bibliothèque. Après Pharsale, il s'adjugeait à vil prix la maison, le mobilier et les jardins de Pompée[2], et, quand César fut assassiné, Antoine eut l'effronterie de faire enlever et de transporter dans ses propres jardins tous les ouvrages d'art que César avait légués au peuple[3].

Le Louvre possède un admirable échantillon de cette collection, s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que notre *Jupiter colossal* soit un ouvrage de Myron, enlevé de Samos par Antoine. Ce précieux morceau aurait, dans ce cas, sa généalogie à peu

1. Cicéron, *pro Domo,* 43.
2. Cicéron, 2e *Phil.*, 26; Velleius Paterculus, II, 60.
3. « Signa, tabulas, quas populo Cæsar una cum hortis legavit, eas hic (Antonius) partim in hortos Pompeii deportavit, partim in villam Scipionis. » Cicéron, 2e *Phil.* Antoine avait acquis la villa des Scipions.

près complète. Amené de Samos dans la collection du triumvir, restitué par Auguste au Capitole, adoré tour à tour par chacun des Empereurs, il se retrouve encore à Rome au XVIe siècle dans le cabinet de Marguerite d'Antioche, duchesse de Camarino, mais mutilé, sans bras ni jambes. La duchesse en fit présent au fameux Perrenot de Granvelle, depuis cardinal et ministre de Charles-Quint, qui plaça le Jupiter dans ses jardins de Besançon (Granvelle était franc-comtois, et grand amateur de beaux livres surtout et de belles reliures). Lors de la prise de Besançon par Louis XIV, les magistrats offrirent au roi leur plus beau joyau, qui passa ainsi des jardins du cardinal dans ceux de Versailles.

C'est alors que Girardon, — du moins on l'en accuse, — eut la barbarie d'enlever près de deux lignes sur toute la surface de la statue pour rendre à son épiderme le poli et la blancheur que le temps avait altérés. Un autre sculpteur, Drouilly, acheva le massacre. Le bas du corps indiquait que le dieu était assis; Drouilly creusa les contours, dissimula le tout tant bien que mal par une draperie, et installa le torse debout sur une gaîne. C'est ainsi que l'on comprenait la restauration au XVIIe siècle. De Versailles le Jupiter d'Antoine est allé prendre ses invalides au Louvre[1].

1. P. Bouillon, *Musée des Antiques*, tome Ier; Dulaure, *Environs de Paris*. Heureusement, la tête du Jupiter a été presque entièrement épargnée. Elle est admirable.

Les curieux comptaient dans leurs rangs d'illustres amis des lettres.

Nous retrouverons plus tard *Cicéron*, *Atticus*, *Varron*, en visitant leurs bibliothèques [1]. *Sisenna*, un des bons historiens de Rome, *Hortensius*, le rival et l'ami de Cicéron, n'étaient pas moins curieux des beaux ouvrages. Nous avons vu le cas que Verrès faisait de l'orfévrerie du premier; quant à Hortensius, Verrès lui payait ses honoraires en bronzes antiques, c'est tout dire. Notre orateur aimait aussi la peinture, et avait fait construire dans son Tusculanum un corps de logis tout exprès pour recevoir une vaste composition d'un peintre grec [2].

Nous en savons plus long sur *Salluste*. Comme Verrès, Salluste est un de ces personnages perdus de mœurs à Rome et concussionnaires en province qu'il faut juger avec une certaine indulgence; ils n'étaient pas plus mauvais que leur siècle, et l'on peut au moins plaider en leur faveur les circonstances atténuantes : la passion sincère des belles choses.

Au surplus, j'imagine qu'il y a grandement à ra-

1. Varron possédait, entre autres, un beau marbre d'Arcesilas, la Lionne jouant avec des Amours, et une pièce unique, un bronze de Mentor, le grand ciseleur en argent.

2. Hortensius avait au Palatin une maison modeste qu'Auguste habita. Ses villas, avec leurs parcs à animaux et leurs réservoirs à murènes, sont célèbres. Il pleura, dit-on, la mort d'une de ses murènes. PLINE, IX, 81.

battre de ces jugements contemporains dictés par l'esprit de parti, et il me paraît plus prudent de ne pas accepter à la lettre la prétendue déclamation de Cicéron contre Salluste, afin de pouvoir faire ses réserves sur celle de Salluste contre Cicéron [1].

Prenons donc notre historien-amateur pour ce qui nous en reste aujourd'hui, ses œuvres admirables et les antiques de premier ordre qu'il nous a conservées [2].

Après la mort de César, son ami et son protecteur, Salluste dit adieu à la politique. Il acheta la villa du dictateur à Tibur, et un magnifique emplacement sur le Quirinal, où il éleva un palais, un temple, celui de Vénus Sallustienne [3], un cirque, un marché, des thermes, et où il planta ces fameux jardins, la plus délicieuse promenade de Rome.

C'est là qu'on a déterré plusieurs morceaux admirables : l'*Hermaphrodite*, le *Faune portant un enfant*, et le *Vase Borghèse*, trois perles de notre Musée du Louvre [4]; — le *Groupe de Papiria* interrogeant son jeune fils sur les secret du sénat : « c'est une expression inconcevable que la curiosité

1. Deux pièces apocryphes, mais du temps.

2. Les détails suivants sont empruntés à la *Vie de Salluste* du président de Brosses, et aux lettres du président à ses amis.

3. Du moins, il le restaura entièrement et l'embellit.

4. L'histoire de l'Hermaphrodite est piquante. Cette statue fut découverte par des religieuses, qui la cédèrent au cardinal Borghèse, à la condition qu'il restaurerait la façade de leur église. Des Borghèse, l'Hermaphrodite passa au Louvre. Ampère, III, 379.

avide et l'impatiente attention de cette femme; le petit coquin lui trousse un mensonge avec des yeux en dessous, d'un air plus que sournois[1] »; — le *Gaulois mourant*, un des plus beaux ouvrages de l'antiquité, au Capitole; — *Vénus et l'Amour* du Belvédère; — quatre figures de granit rouge, « quatre magots égyptiens d'un style roide et sec, comme toutes les statues de ce pays-là, mais cependant pleins de feu[2] »; une splendide colonne en albâtre oriental placée au milieu de la Bibliothèque Vaticane, les belles balustrades en jaune antique de Saint-Pierre in Montorio, quelques peintures intéressantes, les *Niobides* qui existaient encore au XVIe siècle et ont disparu depuis, enfin plusieurs marbres de la villa Ludovisi dont les jardins ont remplacé en partie ceux de Salluste[3].

A la mort de Salluste, ses propriétés du Quirinal tombèrent dans le domaine impérial[4]. Auguste s'y

1. De Brosses, lett. 39. Winckelmann voit dans ce sujet Oreste et Electre.

2. De Brosses, lett. 14. Ces morceaux sont probablement postérieurs à Salluste, et ont été placés dans ces jardins par les Empereurs.

3. Winckelmann, liv. VI, 2. L'obélisque des jardins Ludovisi est celui de Salluste.

4. Salluste ne laissa pas d'enfants; il avait épousé Terentia, la femme répudiée de Cicéron. Son petit-neveu, qu'il avait adopté, hérita de son nom et de ses biens, sauf le Quirinal, et devint, après Mécène, l'ami et le confident d'Auguste. Tacite, *Ann.*, III, 30. Pline parle de ses mines de cuivre (*æs Sallustianum*, XXXIV, 2), et Horace lui a adressé une belle ode (II, 2).

plaisait beaucoup et y donna des fêtes, une surtout qui fit du bruit, le souper des Douze Dieux[1].

Auguste avait été grand collectionneur d'objets d'art du temps qu'il s'appelait Octave; une fois empereur, il ne s'en occupa plus. Aux statues et aux tableaux, il préférait les beaux jardins, les allées couvertes, les bosquets ombragés, et n'était curieux que de pièces rares d'histoire naturelle[2].

Mécène n'était pas plus amateur que son maître; il possédait de petits jardins sur l'Esquilin[3], une villa à Tibur; mais aucun objet d'art n'est cité comme ayant passé par ses mains. Mécène est tout à la politique; son patronage des belles-lettres ne fut peut-être qu'un moyen de gagner les Romains au nouveau régime, en le faisant célébrer par d'immortels poëtes.

Et Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, Properce, étaient-ils des collectionneurs? Assurément non, ils n'étaient pas assez riches pour acheter des chefs-d'œuvre et ils se contentaient d'en créer. Nous ver-

1. Suétone, *Oct.*, 70. Vespasien et Aurélien surtout embellirent beaucoup ces jardins.

2. Suétone, *Oct.*, 72, 73. Les ossements d'hommes ou d'animaux gigantesques, par exemple. Auguste fit déposer dans les jardins de Salluste les squelettes de deux géants, *Pusio* et *Secundilla.* Dans une des fouilles faites à cet endroit, on a découvert une tête énorme en marbre, que l'on suppose être le portrait même de ce Pusio. De Brosses, *Vie de Sall.*; Pline, VII, 16. Pline attribue à ces géants plus de dix pieds romains (environ trois mètres).

3. Horace, I, *Sat.* 8.

rons qu'*Horace* était un connaisseur délicat en antiques, *subtilis veterum judex et callidus*, et qu'il aurait aimé à se procurer les beaux ouvrages des maîtres anciens pour lui et pour ses amis.

« Je donnerais de bon cœur à mes amis, dit-il, des coupes et des bronzes antiques; je leur donnerais ces trépieds, la récompense des héros de la Grèce, et votre part ne serait pas la moindre, Censorinus, si je possédais les chefs-d'œuvre de Parrhasius et de Scopas, dont le génie savait animer le marbre et les couleurs, et en tirer un mortel ou un dieu. Mais je n'ai point de semblables trésors, et votre goût, votre fortune ne vous ont pas laissé manquer de ces merveilles délicates. Vous aimez les vers, je puis vous donner des vers[1]. »

Enregistrons en passant dans notre galerie ce *Censorinus*. « Né pour gagner tous les cœurs[2], » Censorinus s'était étroitement lié avec Horace. Il habitait au Palatin, dans la maison de Cicéron qu'il avait achetée; il aimait les arts, et sa mort fut un deuil pour toute la ville[3]. Nous n'en savons pas davantage sur son compte, mais voilà une épitaphe dont bien des honnêtes gens se contenteraient.

Asinius Pollion, orateur et consul, un des der-

1. Horace, Od., IV, 8.
2. « Demerendis hominibus genitum. » Velleius Paterculus, II, 102. Censorinus fut consul l'an 8 av. J.-C., l'année même de la mort d'Horace.
3. Velleius Paterculus, *loc. cit.*

niers types d'amateurs de cette époque, n'est pas le moins curieux.

Pollion guerroie, il collectionne, il fait des plaidoyers, des vers, de l'histoire, des tragédies, de la critique littéraire, de la politique; Horace lui adresse une de ses plus belles odes, et Virgile une églogue admirable [1]. C'est l'homme de toutes les heures, comme on l'appelait, *omnium horarum*[2], une nature remuante, exubérante, franchement méridionale, mais non sans grandeur : Pollion sauva Virgile de la proscription et le fit connaître à Mécène; il ouvrit la première bibliothèque publique à Rome. Ses villas, son Tusculanum, ses jardins, *horti Asiniani*[3], ne lui suffisaient pas; il éleva sur l'Aventin un ensemble d'édifices, les *Monuments de Pollion*[4], et y plaça les groupes les plus considérables de l'antiquité : des *Centaures* enlevant des *Nymphes,* des *Amazones à cheval, Jupiter* et l'*Océan,* les *Cinquante Thespiades,* la copie de la *Vesta* assise et des deux suivantes par Scopas, les *Amours-Hermès* de Tauriscus, enfin le groupe monumental de *Zethus, Amphion, Dircé et le Taureau,* qui, parvenu jusqu'à nous à travers bien des restaurations, s'appelle aujourd'hui le *Taureau Farnèse.*

1. Horace, *Od.* II, 1; Virgile, *Egl.* IV.

2. Quintilien, *Inst. or.*, VI, 3.

3. A gauche de la voie Appia, en dehors de la porte Capène.

4. « Pollio Asinius, ut fuit acris vehementiæ, sic quoque spectari monumenta sua voluit. » Pline, XXXVI, 14.

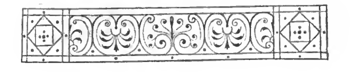
Terminons là cette rapide esquisse des principaux amateurs de Rome.

Sous Auguste, les collections privées faillirent disparaître. Tous ces grands seigneurs avaient fini par accaparer dans leurs villas un nombre prodigieux d'objets d'art, c'était un véritable exil[1]. *Agrippa, l'alter ego* d'Auguste, le dernier des grands citoyens, protesta énergiquement contre cet abus. Il prononça même un discours sur l'utilité de faire rentrer dans le domaine public les statues et les tableaux des particuliers. Lui-même avait donné l'exemple en consacrant au culte son Panthéon, en faisant construire pour le peuple des fontaines publiques ornés de statues et de colonnes, et en lui léguant ses thermes et ses jardins. Mais Agrippa n'est pas de son siècle; seul de son temps, il a conservé le vieil esprit romain, qui se sacrifie à la chose publique; on en fait une sorte de paysan du Danube, *vir rusticitati propior quam deliciis*[2].

1. Pline, XXXV, 9. « Quod fieri satius fuisset, quam in villarum exsilia pelli. »

2. Pline, *loc. cit.*, et XXXVI, 24. Agrippa fit élever 700 abreuvoirs, 106 fontaines, 130 réservoirs, avec 300 statues et 400 colonnes. Ses thermes possédaient, sur la façade, le fameux Baigneur au strigile de Lysippe. Ses jardins étaient au-dessus des Thermes, au milieu du Champ-de-Mars; on y remarquait un Lion renversé de Lysippe. Néron y donna une fête monstrueuse dont parle Tacite. (*Ann.*, XV, 37.)





ASPECT

D'UNE COLLECTION

Essayons maintenant de nous représenter l'aspect d'une Collection.

Dans la maison romaine, l'*Atrium,* la première grande pièce en entrant, est à la fois le Sanctuaire et le Grand Salon ouvert aux amis, aux clients, au public; la seconde partie, le *Péristyle* et ses dépendances, est réservée à la famille. Dans l'*atrium* sont les dieux domestiques, les portraits de famille avec leurs banderoles généalogiques, *stemmata.*

La place était donc indiquée pour les objets d'art, et la disposition des *atria,* recevant le jour d'en haut par le centre [1] et entourés pour la plupart

1. L'*atrium* est à proprement parler une cour dont les côtés seulement sont couverts. Le centre est en plein air, c'est ce qu'on appelle le *compluvium.*

d'une colonnade couverte, se prêtait merveilleusement à l'installation des statues et des grandes pièces décoratives.

Plusieurs bas-reliefs en terre cuite représentent des intérieurs d'*atria*, faciles à distinguer par la disposition des tuiles du toit, qui sont apparentes et inclinent vers le spectateur. Le musée Napoléon III en possède quatre[1], dans lesquels je crois même reconnaître des *atria* de collectionneurs, de véritables galeries. Le toit est supporté par des colonnes qui partagent la composition en cinq divisions symétriques; entre chaque colonne l'artiste a placé des Hermès, des statues, des vases de grande dimension[2]. Au-dessous de la corniche et contre le mur de l'*atrium* sont suspendus des ornements divers, des guirlandes, des têtes sculptées, des trophées indiqués par le *pelta*, bouclier asiatique[3]; enfin, des plaques de forme ronde, paraissant contenir au centre un médaillon. Ne faut-il pas reconnaître

1. Sous les vitrines, à gauche et à droite du côté de l'escalier. Le Dictionnaire de Rich, au mot *Clypeus*, donne le dessin d'un intérieur analogue.

2. Quelques-uns de ces vases offrent une certaine analogie avec les grandes poteries étrusques à panse cannelée qui sont placées au milieu de la même salle. Toutefois des anses sont indiquées sur nos bas-reliefs, tandis que les spécimens du musée Napoléon III et de la Bibliothèque n'en ont jamais eu.

3. Dans l'origine, ces trophées se plaçaient en dehors et sur le seuil. Mais il est à supposer que la vanité des Romains et l'adulation de leurs clients les amena à introduire aussi dans l'*atrium* ces souvenirs glorieux de la famille.

dans ces plaques les *clypei* (boucliers) sur lesquels étaient sculptés en relief les portraits des personnages illustres de la famille, et que l'on fixait autour de l'*atrium*[1]? Les nœuds de ruban si nettement accusés dans nos bas-reliefs, et dont les extrémités flottent de chaque côté des boucliers, ne seraient-ils pas aussi ces banderoles généalogiques dont parlent Pline et Sénèque[2]? Je livre aux érudits ma conjecture pour ce qu'elle vaut, en demandant grâce au lecteur pour ma petite campagne archéologique.

Imaginez un *atrium* corinthien, le plus noble de tous, entouré, comme chez Scaurus, d'un portique à 38 colonnes de 11 m. 25 c. de haut[3], supportant un plafond à caissons d'ivoire et d'or. Les colonnes, le dallage en mosaïque, le lambris jusqu'à hauteur d'appui, tout est en marbre des variétés les plus rares : marbres orangés, fleuris, ondés, noir lucullien (noir antique), vert d'Égypte, blanc d'ivoire, jaune antique, vert-jaune et noir, rouge-noir et jaune, brèches, albâtres, etc., amenés à grands frais de l'Archipel, de la Syrie, d'Égypte ou de Numidie[4]; au centre, un élégant bassin de marbre avec

1. Pline, XXXV, 2 et suiv.
2. « Stemmata vero lineis discurrebant ad imagines pictas, » Pline, *loc. cit.*, et « multis stemmatum illigata flexuris, » Sénèque, *De benef.*, 28.
3. Trente-huit pieds romains. Pline, XXXVI, 2, et Mazois, *Palais de Scaurus*, pl. II.
4. De Brosses, lett. 41.

sa fontaine et ses belles eaux limpides. Suspendez alentour des portières en tapisserie de laine et d'or à personnages héroïques ou fabuleux, et des trophées alternant avec les médaillons des ancêtres dans leurs grands boucliers d'argent ou de bronze... Cette mâle décoration se détachera sur les fresques claires et spirituelles de Ludius, le décorateur à la mode[1]. Jetez sur toute la partie à ciel ouvert un immense *velum* de pourpre qui ne laisse passer qu'un jour atténué et répande sur chaque objet un reflet mobile et coloré[2]... Et maintenant, cher lecteur, je vous laisse grouper à votre goût les chefs-d'œuvre les plus incomparables que possèdent nos musées : vous êtes chez un des grands amateurs de Rome.

Mais l'*atrium* n'est que la pièce principale, le *Salon Carré*. Il faut encore remplir d'objets d'art les principales pièces du palais, les *Oeci*, magnifiques galeries de réception, les *Exhedræ* ou salons de conversation d'une décoration plus grave et plus sobre, les *Triclinia* réservés aux merveilles de l'orfèvrerie et de l'ameublement, le *Sacrarium* (chapelle ou oratoire)[3], la basilique, la bibliothèque, les bains, etc. Et ce n'est pas tout : il nous resterait encore à visiter les jardins du Tibre et chacune des

1. Ludius vivait sous Auguste. PLINE, XXXV, 37.
2. MAZOIS, *Palais de Scaurus*, V.
3. C'est dans le *sacrarium* d'Heius, à Messine, que Verrès avait trouvé les deux *Canéphores* de Polyclète, le *Cupidon* de Praxitèle et l'*Hercule* de Myron. CICÉRON, *in Verr.*, II, IV, 3.

villas, qui forment autant de musées, pour comprendre l'ensemble d'une collection romaine[1].

Je n'ai pas parlé des tableaux. Ils exigeaient, en effet, un jour particulier, certains ménagements[2]; on leur construisit des galeries spéciales, des *Pinacothèques*. Ces pièces étaient toujours exposées au nord, « afin que les couleurs demeurent en immuable qualité, qui sera causée par la constance de la lumière, laquelle est toujours égale de ce côté-là[3]. »

L'emplacement de ces galeries de tableaux paraît avoir été près de l'*atrium* et dans l'intérieur[4]; mais il y avait aussi des *pinacothèques* où le public était admis. Pétrone nous en a laissé une description que je reproduis dans son entier avec les réflexions qui l'accompagnent. Le lecteur jugera où en étaient les arts sous Néron.

« J'entrai dans une pinacothèque où se trouvaient

1. Les palais, les jardins et les villas des grands seigneurs romains de nos jours peuvent donner une assez juste idée, toute proportion gardée, de ce qu'ils étaient jadis. Pour juger Rome ancienne, il faut toujours commencer par la regarder au travers de Rome moderne.

2. « Tabulas bene pictas collocare in bono lumine. » CICÉRON, *Brut.*, 75.

3. VITRUVE, VI, 7. Édit. de Jean Goujon.

4. Voir Rich au mot *Domus*. Mazois place la Pinacothèque à gauche du Péristyle et près de la Basilique (pl. II); Dezobry, à l'extrémité opposée, à la porte d'entrée (I, page 287). A part la page de Pétrone, je ne connais aucune description d'une galerie de tableaux romaine, et Dezobry a esquivé la question, en faisant dire à son voyageur qu'il n'a pu entrer dans la pinacothèque de Mamurra, *qui était en ce moment en réparation*.

réunies des merveilles dans tous les genres. C'étaient des Zeuxis triomphant encore des injures du temps, des esquisses de Protogène qui disputaient de vérité avec la nature elle-même, et que je n'osai toucher qu'avec une sorte de frémissement religieux, des camaïeux (*monochromon*) d'Apelles qui m'émurent d'un saint respect. Quelle délicatesse et quelle précision dans le dessin des figures! Ah! c'était bien le peintre de l'âme elle-même. Ici, sur les ailes d'un aigle, un dieu s'élevait au plus haut des airs; là, l'innocent Hylas repoussait une naïade lascive; plus loin, Apollon maudissait sa main meurtrière, et de la fleur nouvellement éclose couronnait sa lyre détendue.....

« Un vieillard à cheveux blancs arriva dans la galerie; ses traits tourmentés semblaient annoncer je ne sais quoi de grandiose. Mais une mise assez négligée faisait aisément deviner qu'il était de cette catégorie de gens de lettres que les riches n'affectionnent guère...

« Je m'avisai de le questionner. Il était plus connaisseur que moi sur l'âge des tableaux et sur le sujet de certains d'entre eux que je ne comprenais pas. A quoi tient, lui dis-je à ce sujet, l'énervement de notre siècle et la décadence des beaux-arts, de la peinture surtout, qui a disparu jusqu'à la dernière trace[1]? — La passion de l'argent, me répondit-il,

1. *Artes desidia perdidit,* disait Pline, qui appelle la peinture de son temps « un art expirant. »

voilà la cause de ce changement. Jadis, quand le mérite indigent était encore apprécié, on voyait fleurir les beaux-arts..... Alors, pour ne parler que de la sculpture, Lysippe mourait de faim aux pieds de la statue qu'il s'attachait avec passion à perfectionner; Myron, ce merveilleux artiste, qui faisait vivre dans le bronze les hommes aussi bien que les animaux[1], Myron était si pauvre qu'il ne trouva personne pour accepter son héritage. Pour nous, plongés dans le vin et les femmes, nous n'avons même pas le courage d'étudier les chefs-d'œuvre qui sont là sous notre main; on préfère dénigrer l'antiquité, et le vice est le seul art qui trouve des maîtres et des élèves!..... Croyez-vous que l'on aille au temple pour demander la santé du corps? Avant tout, avant même d'en effleurer le seuil, celui-ci promet une offrande s'il enterre un parent riche, celui-là s'il découvre un trésor, un autre s'il arrive sain et sauf à son troisième million..... Et vous vous étonnez que la peinture se meure, quand, aux yeux de tous, hommes ou dieux, un lingot d'or est un autre chef-d'œuvre que tout ce qu'Apelles et Phidias, ces petits Grecs au cerveau fêlé, ont pu faire[2]! »

Il y aurait bien à philosopher sur cette belle page de Pétrone, qui fait penser à Diderot; mais ce n'est point mon affaire. Revenons donc à nos amateurs.

---

1. *Vivida signa.* Properce, II, 31.
2. Pétrone, *Satyr.;* Conf. Perse, *Sat.* II.



DESSINS

ESQUISSES, COPIES, RESTAURATIONS

Une Collection Romaine ne contient pas seulement des œuvres capitales, des morceaux achevés; les esquisses, les croquis sont aussi fort recherchés, souvent même on payera une ébauche plus cher qu'un ouvrage terminé; « en effet, dit Pline, ces traits à peine indiqués sont la pensée même du maître. Le regret donne un charme particulier à ces ébauches, et l'on se prend à gémir sur ces mains merveilleuses que la mort a glacées avant d'achever leur chef-d'œuvre[1] ! »

---

1. XXXV, 40. C'est encore Pline qui disait : « A Rome, la splendeur de la ville écrase la splendeur des ouvrages de sculpture et de peinture; le tourbillon des affaires, des devoirs, vous détourne sans cesse. Pour admirer à l'aise ces chefs-d'œuvre, il faut du loisir, la solitude et un grand silence. » Cette manière un peu moderne de sentir les arts ne se rencontre guère que chez Pline.

Rome avait donc aussi ses délicats, à la piste des dessins, des terres cuites, des cires, de toutes ces créations de premier jet, pleines de feu et de vie; l'esprit, l'intimité même du maître. Parrhasius, entre autres, avait laissé des portefeuilles remplis de dessins, à la grande joie des curieux et des artistes, qui ne se faisaient pas faute d'y puiser[1]. Quant aux terres, César en faisait un tel cas qu'il donna ordre à la colonie envoyée pour relever Corinthe, de retirer des décombres d'abord les bronzes, ensuite les terres cuites[2].

Au reste, il est juste de dire que, dans l'antiquité comme à la renaissance, l'argile et la cire ne sont pas uniquement réduits au rôle de maquettes. Les artistes se piquent d'en tirer des ouvrages achevés[3], aussi bien que du marbre et du bronze. L'art du *cirier* notamment était en grand honneur; un frère de Lysippe, Lysistrate de Sicyone, s'y était fait un nom : il modelait en cire d'après des moulages sur nature et coloriait ensuite ses figures. Une ode d'Anacréon, la sixième, est adressée à un Amour de cire, et plusieurs passages des auteurs témoignent de la passion des collectionneurs pour ces

1. PLINE, XXXV, 36.
2. WINCKELMANN, I, 2.
3. WINCKELMANN, *loc. cit.* Je n'ai pas besoin de rappeler ici l'admirable buste de Benivieni (acquis récemment pour le Louvre, à la vente de M. de Nolivos), un des plus nobles échantillons de l'art à la Renaissance italienne.

sortes d'ouvrages, pour les portraits historiques surtout[1].

Certaines galeries n'admettaient que les écoles primitives, celles qui avaient précédé Phidias.

« Les monochromes de Polygnote et d'Aglaophon, dit Quintilien[2], sont aujourd'hui tellement appréciés de quelques amateurs, qu'ils préfèrent ces ouvrages presque grossiers, et que j'appellerai l'enfance de l'art futur, aux productions des artistes les plus illustres qui les ont suivis; mais à mon sens, ce n'est là qu'une prétention. »

N'en déplaise au célèbre rhéteur, son goût se ressent ici un peu trop des raffinements de la décadence.

En effet, ce mélange de naïveté et de rude énergie qui caractérise les premières productions de l'art, cette saveur un peu âpre mais toujours franche et saine, comme celle de certains fruits que la

1. STACE, *Silv. pass.;* JUVÉNAL, 7; et J. RENOUVIER, *Gaz. des Beaux-Arts,* vol. III, à propos de la gracieuse tête en cire du musée Wicar, à Lille.

Si parva licet componere magnis,

l'auteur dira qu'il possède un ouvrage en cire de la même époque, un *Amour* attribué au *Verocchio,* ou à l'un de ses élèves, et qui n'est pas indigne de cette attribution.

Pourquoi nos artistes modernes ont-ils laissé disparaître cet art singulier et charmant que le fameux Benoist mit encore à la mode sous Louis XIV, et qui s'est perdu complétement de nos jours chez les Curtius et dans les cabinets d'anatomie?

2. QUINTILIEN, XII, 10.

culture n'a pas encore perfectionnés, étaient bien faits pour trouver des amateurs passionnés. Ces mêmes qualités, nos plus fins gourmets les recherchent aujourd'hui, et avec raison, dans les écoles du xve siècle et du moyen âge[1].

Avouons cependant que ce goût dégénérait quelquefois en véritable manie.

Insanit veteres statuas Damasippus emendo,

dit Horace. Quel était ce Damasippe? On l'ignore, mais Horace nous en a laissé quelques traits. « Un marbre était-il grossièrement sculpté, un bronze travaillé d'une manière sèche et dure; vite, il en offrait 100,000 sesterces. » Pour qu'un vase antique fît son affaire, il fallait tout au moins « que ce coquin de Sisyphe ait pu y laver ses pieds[2]. »

Horace, lui, était un connaisseur d'une autre trempe. Juge délicat en antiques, son goût faisait loi. Écoutez plutôt Davus, son esclave, qui le gourmande[3]:

« Vous voilà cependant cloué devant un tableau

1. Ce goût est si bien de tous les temps que, même en Grèce, on faisait de l'antique comme de nos jours certains artistes font du moyen âge. La petite *Minerve* de Besançon, de la galerie Pourtalès, le grand *Apollon* en bronze du Louvre, un petit *Jupiter* de la Bibliothèque (nº 2923), sont, avec beaucoup d'autres figures, des exemples de l'archaïsme d'imitation. WINCKELMANN, II, 231, AMPÈRE, III, 227.

2. HORACE, II, *Sat.* 3. Cicéron parle d'un *Damasippe* dans sa lettre 124, *ad Fab. Gall.* C'est peut-être la même personne.

3. HORACE, *Sat.* II, 7. Traduction de M. J. Janin.

de Pausias, et les gens disent, admirant votre extase : « Oh! l'homme habile, le fin connaisseur « en beaux ouvrages des peintres anciens! » Moi, si je m'arrête à contempler, le jarret tendu, les pochades belliqueuses dessinées à l'ocre, au charbon, où l'on voit s'attaquer, se défendre et se frapper comme en un vrai combat les Fulvius, les Rutuba et les Placideianus : «Que fais-tu là, paresseux? que « fais-tu là, maraud? — Je fais ce que fait mon « maître. »

Horace sentait vivement les belles choses et savait les savourer. Il a des vers charmants sur la peinture : vous souvenez-vous de ceux-ci?

« Tels tableaux vus de près flattent davantage, d'autres ont besoin d'être vus à distance. Ceux-ci aiment une sorte de demi-jour, ceux-là demandent le plein soleil, et ne redoutent pas l'œil perçant du critique. Les uns ne plaisent qu'une fois, les autres, on y revient sans cesse, ils plairont toujours[1]. »

Les œuvres modernes avaient aussi leurs collectionneurs. Les artistes à la mode étaient : *Arcesilas*, dont nous avons parlé, grand ami de Lucullus et de César; il modelait admirablement et vendait ses terres cuites fort cher aux artistes mêmes; *Timomaque*, un peintre de Byzance qui travailla pour César; *Arellius*, qui florissait sous Auguste, un des rares pein-

1. Horace, *Art poét.;* et dans ses *Épîtres*, II, 2, en parlant des Grecs :

Suspendit picta vultum mentemque tabella.

tres nés en Italie; *Lala*, de Cyzique, une sorte de Rosalba, qui excellait dans le portrait, les portraits de femmes surtout; *Sopolis* et *Dionysius*, ses rivaux et ses contemporains. Parmi les petits maîtres, *Pyreicus*, le Téniers de son temps : « boutiques de barbiers, de cordonniers, natures mortes, rien de gracieux comme ses petites compositions; » enfin, *Posis*, qui modelait en terre des fruits, des raisins, des poissons, et les peignait ensuite avec une vérité surprenante[1].

Les amateurs possédaient de bonnes copies qu'ils payaient fort cher. Lucullus avait fait faire à Athènes une copie d'un des chefs-d'œuvre de Pausias, le portrait de sa maîtresse Glycère[2]. On sait aussi que la majeure partie des antiques conservées à Rome et dans les principaux musées ne sont que les copies des originaux grecs exécutées à Rome par des artistes grecs.

Mais on ne s'en tenait pas là. L'industrie de la contrefaçon se pratiquait en Italie, il y a dix-huit siècles, comme aujourd'hui, sur une large échelle. On faisait passer la copie pour l'original en y ajoutant la signature du maître; j'en ai cité un exemple

1. Pline, XXXV, 37, 41, 45. Les Grecs n'estimaient pas la nature du talent de Pyreicus, et appelaient les artistes de ce genre des *rhyparographes*, des peintres de sujets méprisables. Les Romains n'étaient pas si difficiles.

2. Germanicus avait deux coupes que Zénodore avait si parfaitement copiées d'après un modèle ciselé par Calamis, qu'il était impossible de distinguer l'original.

à propos du Discobole de Myron[1]. On ne se faisait même pas scrupule de mettre la signature d'un maître au bas d'un ouvrage entièrement moderne : « *Odi falsas inscriptiones statuarum alienarum,* » dit Cicéron[2], et Phèdre n'est pas moins explicite : « C'est ainsi, dit-il, que font de nos jours certains artistes qui trouvent un meilleur prix de leurs ouvrages en mettant la signature de Praxitèle sur un marbre moderne, celle de Scopas sur un bronze, de Myron sur une pièce d'argenterie, de Zeuxis sur un tableau[3]. »

A côté des copistes, Rome avait d'habiles restaurateurs. Ces amas d'objets d'art expédiés de Grèce en Italie par des mains grossières et inhabiles avaient souvent à subir de cruelles avaries pendant le transport[4], et tous les amateurs n'étaient pas aussi naïfs que Mummius, le célèbre destructeur de Corinthe. Quand il fit embarquer pour Rome les merveilles enlevées à Corinthe, il avertit ceux qui devaient les transporter, qu'en cas d'accident ils auraient à les refaire à leurs dépens[5].

1. Voir plus haut, page 15, note 1.
2. Lettre 252.
3. Phèdre, V, *Prol.* 6.
4. Sans parler des dégâts commis par les soldats eux-mêmes :

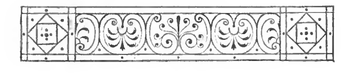
> *Tunc rudis, et Graias mirari nescius artes,*
> *Urbibus eversis, prœdarum in parte reperta,*
> *Magnorum artificum frangebat pocula miles.*
> Juvénal, *Sat.*, II.

5. Velleius Paterculus, I, 13.

On a découvert près du Forum un atelier de restauration; on y raccommodait les bras et les jambes, on y replaçait les têtes. Plusieurs figures portent encore les traces des restaurations antiques; un affranchi, Evander Aulanius, avait restauré la tête d'une Diane dans le temple d'Apollon Palatin[1]. Toutefois personne n'osa toucher à la Vénus Anadyomène d'Apelles qui décorait le temple de César, et dont la partie inférieure était dégradée : heureux scrupule, car les restaurations de ce genre réussissent rarement; le Louvre en a fait l'expérience. Le préteur Junius, ayant voulu faire nettoyer une des peintures du temple d'Apollon, tout le charme du tableau, qui représentait un enfant, disparut après le nettoyage[2].

1. Winckelmann, II, 289, et Pline, XXXVI, 4.
2. Pline, XXXV, 36.





LES BIBLIOPHILES

CICÉRON, SYLLA, ATTICUS, VARRON, ETC.

J'ai dit que *Cicéron* se piquait d'être amateur. En effet, deux ans après ses fameuses harangues contre Verrès (Cicéron avait alors trente-huit ans), nous le voyons pris d'une belle passion pour les objets d'art.

Il avait de la place pour les loger : une douzaine de villas, sans compter ses maisons de Rome[1]. Cicéron avait d'abord habité les Carènes, au pied du Cœlius. « Voyez-vous, près de l'Arc de Constantin, cette pauvre porte cochère ronde et basse? dit le Président de Brosses; prosternez-vous, Quintin, c'est la porte de la feue maison de Cicéron. La place par où le maître de la République romaine rentrait

1. Ses principales villas étaient Tusculum, Antium, Cumes, Formies, Gaëte, Arpinum (la villa paternelle), Astura, Pompéi, Ficulée, Sicca. Ampère, IV, 529.

chez lui, précédé de douze licteurs et suivi de deux mille chevaliers romains, n'est plus que le chétif *atrium* de quelque vigneron. Qu'est-ce que de nous? Cela fait peur[1]. »

Des Carènes, Cicéron monta au Palatin, du quartier des financiers chez les patriciens. L'histoire de sa maison du Palatin est connue. Bâtie par Drusus, acquise et fort embellie par Crassus l'orateur, qui y gagna le surnom de *Vénus du Palatin,* cette maison échut au triumvir Crassus, le plus riche personnage de Rome, qui la vendit à Cicéron 3,500,000 sesterces (environ 700,000 fr.)[2].

Il faut voir, dans les *lettres à Atticus*, l'ardeur qui anime notre collectionneur néophyte; mais cette chaleur est-elle bien sincère? Soyons franc : Cicéron suit la mode, mais c'est un médiocre connaisseur; Verrès, qui n'avait pas à le ménager, l'appelait un peu rudement *idiota,* comme nous disions jadis un *welche,* un *philistin.* J'ai déjà parlé du sans-façon avec lequel Cicéron traite le goût des arts; en voici un nouvel échantillon assez curieux[3].

« Dans une maison, les esclaves qui touchent aux objets d'art, qui les nettoient, les frottent, les époussettent et les lavent, tiennent le dernier rang parmi leurs camarades. De même, dans un État, les

1. De Brosses, *Lettre* XIV.
2. Après Cicéron, elle fut achetée par le consul Censorinus (voir page 45), puis par le consul Statilius Sisenna. Velleius Paterculus, II, 14.)
3. Cicéron, *Parad.*, V, 2.

hommes qui se passionnent pour ces objets occupent le dernier échelon de l'esclavage[1]..... Vous voilà stupéfait devant une peinture d'Eschion, devant quelque figure de Polyclète. Je ne veux pas savoir d'où elles vous viennent, ni à quel titre vous les possédez. Mais quand je vous vois en contemplation, en pamoison, poussant des cris, je dis que vous êtes l'esclave de niaiseries (*ineptiarum*). Quoi donc! tout cela n'est-il pas agréable? Assurément, *et nous aussi, nous avons l'œil connaisseur;* mais, au nom des dieux, ne tenez pas que ces beautés sont faites pour enchaîner des hommes, mais bien pour amuser les enfants (*oblectamenta puerorum*), etc. »

Cicéron avait soixante ans quand il faisait ces beaux raisonnements; on ne peut donc les mettre sur le compte de la jeunesse, encore moins y chercher une tactique d'orateur qui veut ménager le vieux puritanisme romain. Les *Paradoxa* ne sont pas des plaidoyers, mais de petits traités philosophiques, « tout-à-fait socratiques et la vérité vraie[2]. »

1. Avec la même logique, disait Falconet, on peut dire: « Ceux qui seraient passionnés pour la lecture d'Homère, de Démosthènes, de Cicéron, etc., seraient dans le dernier degré de l'esclavage, par la raison que les moindres valets du logis épousseteraient les volumes qui contiennent les productions de ces grands hommes. »

2. *Socratica longeque verissima.* Cicéron, *Parad. præf.;* et ailleurs : « Vous traitez de fiction ce que dit Carnéade d'une tête de Faune (trouvée dans une carrière de marbre), comme si cela n'eût pu arriver par hasard, et comme si tous les mar-

Pour Cicéron, l'art n'est qu'un moyen de décoration à la mode. « Cherchez-moi, dit-il à Atticus, tout ce qui sera propre à orner mon Tusculum..... Votre *Hermathena* sera un excellent ornement pour mon Académie; les *Hermès* se placent dans tous les lieux d'exercice, et la *Minerve* convient tout spécialement à celui-ci[1]. » Plus tard, il écrit à Gallus, qu'il a chargé aussi de lui faire des achats, car Cicéron a le bon esprit de ne jamais acheter directement lui-même : « Mon usage est d'acquérir des statues qui puissent donner à ma Palestre l'air des Gymnases de la Grèce..... J'ai fait construire ici des exhèdres dans le dernier goût, je voudrais les orner de tableaux; si quelque chose me plaît pour décorer les pièces de ce genre, c'est bien la peinture[2]. »

Tout était donc à la mode grecque chez Cicéron! Son Tusculanum avait une Académie, un Lycée,

---

bres ne contenaient pas des têtes, même celles de Praxitèle. Car ces têtes se font en ôtant le superflu, et un Praxitèle lui-même, pour les faire, ne met rien du sien; mais quand on a ôté beaucoup du bloc et qu'on est parvenu aux linéaments du visage, tout ce qui se trouve perfectionné était auparavant renfermé dans le marbre. Il a donc bien pu se trouver naturellement quelque chose de semblable dans les carrières de Chios. » Cicéron, *de Div.*, II, 61. Falconet, à qui j'emprunte cette traduction, ajoute : « O Cicéron, je vous vénère assurément, mais quelles pitoyables idées vous avez de mon métier! Comme vous en parlez! » Falconet, *Observ. sur la statue de Marc-Aurèle.*

1. *Hermathena,* buste de Minerve sur une gaîne; on disait de même *Herméros, Herméracle.*

2. *Ad Gall.,* 124.

un Gymnase, une Palestre, remplis de peintures et de statues grecques ; lui-même déclamait, écrivait en grec, se modelait sur Démosthènes, et « vidait, c'est son mot, la boutique de parfumerie d'Isocrate et de son école[1]. » Quant aux Grecs eux-mêmes, il les méprisait selon l'usage de ses contemporains. Contraste singulier, mais essentiellement romain, ainsi que je l'ai expliqué.

Je viens de nommer Démosthènes. En faisant des fouilles près de la villa Aldobrandini, on a découvert une figure admirable en marbre représentant le grand orateur athénien[2]. Une circonstance donne un intérêt tout particulier à cette découverte ; le marbre a été trouvé sur l'emplacement même du Tusculanum de Cicéron. Nous avons donc une des statues de sa collection, et cette statue est celle de Démosthènes !

Sans doute Cicéron l'avait placée près de lui, dans sa bibliothèque, au milieu de ses livres chéris, ses « vieux amis, » comme il les appelait[3].

Les livres : c'est au milieu d'eux qu'on retrouve Cicéron tout entier ; voilà sa vraie passion, la seule où la mode n'ait que faire ; « Pensez, écrit-il à Atticus, comme vous me l'avez promis, à me composer

1. *Ad Att.*, 26. Le bon ton était de parler grec, comme aujourd'hui anglais. Les femmes parlaient grec à leurs amants, les maîtres à leurs esclaves.

2. Aujourd'hui au Vatican. AMPÈRE, III, 566.

3. « Cum veteribus amicis, id est, cum libris nostris. » (*Ad fam.*, IX, 1.)

une bibliothèque. C'est sur vos soins obligeants qu'est fondée l'espérance de la douceur que je me promets de goûter un jour, quand je serai tiré de l'embarras des affaires..... Ne traitez avec personne de vos livres, quelque prix qu'on vous en offre; je destine à cette acquisition toutes mes petites épargnes..... J'en ai autant d'envie que j'ai de dégoût pour toute autre chose. » Et ailleurs: « Gardez toujours vos livres et ne désespérez pas que je les puisse acheter un jour. Si ce bonheur m'arrive jamais, je me croirai plus riche que Crassus, et je regarderai avec mépris tous les palais et tous les domaines du monde. »

Dans deux autres lettres datées de 60[1], à propos d'une collection de livres dont on lui a fait présent, avec quelle sollicitude il prie Atticus de la lui faire parvenir! « Je vous prie, si vous m'aimez et si vous comptez que je vous aime, employez vos amis, vos hôtes, vos affranchis, vos esclaves, pour qu'il ne s'en égare pas un feuillet... Vous m'obligerez, je vous le répète, vous m'obligerez infiniment, si vous y apportez tout le soin que vous mettez aux affaires que vous savez me passionner le plus..... Si vous m'aimez, tâchez qu'aucun livre ne se perde, et expédiez-moi le tout; vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir. Veillez bien sur les livres grecs, et encore plus sur les latins; je vous en saurai autant de gré que si le présent venait de vous-même!»

Cicéron avait des livres dans toutes ses villas,

1. *Ad Att.*, 25 et 26.

mais ses principales bibliothèques étaient à Tusculum, à Antium et à Cumes. « Je ne saurais exprimer, dit-il, combien j'ai de plaisir, non-seulement quand j'y suis, mais même quand j'y pense. »

Il soignait ses beaux manuscrits avec amour; il avait pour eux toutes les attentions délicates, toutes les coquetteries du bibliophile. Un grand nombre étaient sur parchemin; les textes étaient écrits et revus avec un soin minutieux par les copistes les plus experts. Il se faisait envoyer par Atticus deux de ses ouvriers grecs, Denys et Ménophile, pour mettre ses livres en état : « Vous leur recommanderez bien de m'apporter de ce parchemin spécial dont on se sert pour écrire les titres, et que vous autres Grecs appelez, je crois, σιλλύβους [1]. »

C'est Tyrannion [2] lui-même qui surveillait la copie des manuscrits et dressait les catalogues. « Rien n'est plus élégant que ma bibliothèque avec ses rayons de livres ornés de leurs belles étiquettes; ma demeure me paraît maintenant douée d'intelligence..... »

Plus d'un siècle après la mort de Cicéron, cette précieuse collection, qu'il avait composée et embel-

1. *Ad Att.*, 105, 106. Le mot grec est contesté.

2. Tyrannion, grammairien et géographe distingué. Il était natif du Pont. Fait prisonnier par Lucullus, il vint à Rome, où il fut chargé de la bibliothèque de Sylla; il passa ensuite à Murena, puis devint l'esclave de Terentia, la femme de Cicéron, qui l'affranchit. Dionysius, précepteur des enfants de Cicéron, fut également son bibliothécaire.

lie avec tant d'amour, eut encore comme un regain de splendeur.

Le poëte *Silius Italicus,* admirateur passionné du grand orateur, était un bibliophile et un amateur intrépide : « *Erat* φιλόκαλος *usque ad emacitatis reprehensionem,* » dit son ami Pline le jeune. Il acheta avec les manuscrits de Cicéron sa villa même de Tusculum, et la repeupla d'objets d'art et de beaux livres[1].

Aujourd'hui, près de Frascati, au-dessous de l'ancien Tusculum, parmi les villas des Torlonia et des Borghèse, qui ont succédé aux Lucullus et aux Pompée, on découvre à peine où fut la villa favorite de Cicéron, et cette bibliothèque qui lui inspira tant de chefs-d'œuvre.

Une des premières bibliothèques introduites à Rome fut celle de *Sylla*[2]. L'histoire en est curieuse. Elle avait appartenu primitivement à Aristote, et contenait, entre autres raretés, les manuscrits originaux du grand philosophe[3].

Aristote l'avait léguée à son disciple Théophraste,

1. Corpet, *Vie de Silius Italicus,* en tête de sa traduction. Silius acheta aussi l'endroit où se trouvait le tombeau de Virgile. Pline le jeune, III, 7. Martial ne manque pas de nous apprendre que ses propres ouvrages figuraient dans la riche collection de Silius. XI, 48, VI, 64.

2. Paul-Émile avait déjà fait transporter à Rome une certaine quantité de livres après la défaite de Persée.

3. Aristote, après la mort de Speusippe, paya trois talents attiques (environ 14,000 fr.) quelques livres composés par ce philosophe. Aulu-Gelle, III, 17.

et celui-ci à son disciple Neleus. Neleus emporta à Scepsis, sa patrie, les précieux manuscrits de ses maîtres. A sa mort, ses descendants, gens ignorants et grossiers, enterrèrent tous ses livres dans une fosse où ils demeurèrent inconnus pendant près de deux siècles, jusqu'à l'époque des Attales, rois de Pergame. C'est alors seulement qu'ils furent découverts par Apellicon de Teos, qui paya un prix considérable ces fragments rongés par les vers et altérés par l'humidité[1].

Sylla, passant par Athènes, s'empara de la bibliothèque d'Apellicon et l'apporta à Rome. Il chargea Tyrannion, le même qui devint depuis bibliothécaire de Cicéron, de mettre en ordre, avec l'aide d'Andronicus de Rhodes, les fragments des manuscrits d'Aristote, et d'en rédiger les sommaires. Ces résumés que l'on possède encore font regretter plus vivement la perte des originaux.

Je remarquerai à ce propos que le Tusculanum de Cicéron avait appartenu à Sylla, et que Tyrannion, bibliothécaire de ce dernier, remplit plus tard les mêmes fonctions auprès de Cicéron[2]. Il est donc à présumer qu'une partie au moins de la Bibliothèque de Sylla prit la même route et passa, avec Tusculum et Tyrannion, aux mains de Cicéron. Si cette conjecture était fondée, nous pourrions suivre la trace de ces précieux manuscrits depuis Aris-

1. Diog. Laer., *Vie de Théophraste.*
2. Voir page 71, note 2.

tote, Théophraste, Neleus, Apellicon, Sylla, Cicéron, jusqu'à Silius Italicus, c'est-à-dire pendant plus de quatre siècles. Peu de bibliothèques justifieraient d'une aussi noble généalogie.

La bibliothèque d'*Atticus* devait être fort belle, à en juger par le cas que Cicéron en faisait et par le nombreux personnel qu'on y avait attaché. Cornelius Nepos n'en parle pas, mais il a sur Atticus des détails intéressants; ils peuvent donner une certaine idée des habitudes et de l'intérieur d'un grand bibliophile à cette époque.

« Avec une belle fortune (10 millions de sesterces, environ 2,000,000 fr.), dit C. Nepos[1], Atticus n'avait ni jardins, ni petite maison dans les faubourgs, ni villa magnifique au bord de la mer. Personne n'eut moins que lui la manie d'acheter et de faire bâtir... Tout son revenu, il le tirait de ses propriétés en Épire et à Rome..... Il demeurait sur le Quirinal, dans la maison Tamphilane, que lui avait laissée un oncle. L'édifice n'était guère élégant, mais le parc charmant; la maison était d'ancien style, plus commode que somptueuse; il n'y changea rien, se bornant aux réparations nécessaires..... Atticus, grand partisan de l'antiquité, imitait en tout les usages de nos ancêtres..... Le domestique, qui laissait beaucoup à désirer pour l'extérieur, était excellent au point de vue pratique d'Atticus. Il se compo-

1. Cornelius Nepos, *Vie d'Atticus.*

sait de jeunes esclaves et de lecteurs parfaitement instruits, et d'un grand nombre de copistes et d'ouvriers attachés à sa bibliothèque (*librarii*). Tous les gens de service, jusqu'au moindre valet de pied, étaient au courant du métier de lecteur et de copiste..... Élégant sans faste, brillant sans somptuosité, Atticus se piquait de bonne tenue dans sa maison, non d'étalage. L'ameublement modeste et peu considérable ne se faisait pas remarquer..... Bien qu'il traitât grandement des hommes de toute qualité, on sait par son livre de dépenses que sa table ne lui coûtait régulièrement par mois que 3,000 as (environ 350 fr.)... On n'y entendait d'autre concert qu'un lecteur, et c'est, à mon sens, le plus agréable de tous. »

Atticus était aussi un excellent connaisseur en antiques; ses longs séjours en Grèce l'avaient formé. Les gens les plus considérables le recherchaient, et Pompée l'avait chargé de l'arrangement des statues de son théâtre. Esprit aimable, sage, adroit et prudent, ami de Sylla et du jeune Marius, de César et de Pompée, de Cicéron et d'Hortensius, d'Antoine et d'Auguste[1], mettant sa bourse à là disposition de chacun, Atticus sut parvenir, dans ces temps difficiles, jusqu'à soixante et dix-sept ans sans s'être brouillé avec personne. Atteint d'une maladie douloureuse, il se laissa mourir de faim.

1. M. Ampère appelle Atticus *l'Ami de tout le monde;* le mot est assez juste.

Lucullus avait à Tusculum une bibliothèque princière. « Une honeste et louable despence, dit Amyot[1], estoit celle qu'il faisoit à recouurer et faire acoustrer des liures; car il en assembla une grande quantité, et de fort bien escrits, desquels l'usage luy estoit encore plus honorable que la possession, pourceque ses librairies estoient tousiours ouvertes à tous venans; et laissoit-on entrer les Grecs, sans refuser la porte à pas un[2], dedans les galeries, portiques, et autres lieux propres à disputer qui sont alentour, là où les hommes doctes et studieux se trouuoient ordinairement, et y passoient bien souuent tout le iour à conférer ensemble, comme en une hostellerie des Muses, étant bien aises quand ils se pouuoient despestrer de leurs autres affaires pour s'y en aller..... Brief, sa maison estoit une retraite et un recours pour tous ceux qui uenoient de la Grèce à Rome. »

C'est dans cette « *hostellerie des Muses* » que Cicéron allait souvent, en voisin, causer littérature et politique ou philosopher avec Lucullus et son docte entourage.

La première bibliothèque publique à Rome fut celle d'*Asinius Pollion,* qui eut la gloire, cinq ans après la mort de César[3], de réaliser le projet

1. Plutarque, *Vie de Lucullus.* La meilleure partie de ses manuscrits avait été recueillie dans ses campagnes d'Asie.

2. L'aveu est précieux dans la bouche de Plutarque. Il démontre une fois de plus combien cette hospitalité bienveillante, si honorable pour Lucullus, était une exception à Rome.

3. Auguste ouvrit plus tard au public la Bibliothèque Octa-

de ce grand homme. Cette collection faisait partie de ses *Monuments* sur l'Aventin. Pollion adorait les lettres; il avait profité de ses campagnes en Dalmatie pour amasser un nombre considérable de manuscrits. A son retour, il imagina de faire faire les bustes des grands hommes de l'antiquité et d'en orner sa bibliothèque. Ceux dont les traits étaient inconnus, Homère par exemple, furent remplacés par des têtes de fantaisie, et, pour le dire en passant, c'est de là que proviennent vraisemblablement la plupart des Homères que nous possédons[1]. Dans cette galerie des plus beaux génies de l'antiquité, Pollion n'admit qu'un moderne, Varron.

Varron était en effet une des gloires les plus pures de Rome, le plus érudit des Romains, Πολυγραφώτατος, comme on l'avait surnommé, et d'une fécondité prodigieuse : il avait composé 490 volumes et il travaillait encore à quatre-vingt-dix ans, sur son lit de mort[2]. Varron est aussi un des plus illustres bibliophiles de l'antiquité. Il avait réuni une superbe collection de livres; Cicéron, faisant allusion à l'étendue de sa bibliothèque, lui écrit en riant qu'il n'y manque plus qu'un jardin au milieu

vienne et la Palatine. Cette dernière avait à sa tête Pomponius Macer et le célèbre Julius Hyginus, ancien esclave de César, affranchi par Auguste. Je ne parle pas de ces deux établissements, ce sont des collections publiques.

1. PLINE, XXXV, 2; AMPÈRE, III, 539, 540.

2. A quatre-vingt-un ans il composait son *Traité sur l'agriculture*. PLINE, XVIII, 5.

pour la compléter[1]. On se souvient que César avait désigné Varron pour diriger la grande Bibliothèque latine et grecque qu'il comptait ouvrir au public à Rome.

Malheureusement pour notre savant amateur, ses anciennes relations avec Pompée et avec Cicéron, sa grande fortune personnelle, ses beaux livres, attirèrent sur lui l'attention d'Antoine, qui formait son cabinet à l'aide des proscriptions. Tous ses livres et une partie de ses villas furent impitoyablement pillés par le triumvir. Varron parvint plus tard, on ne sait comment, à se faire rayer de la liste des proscrits, et il put sans doute composer une nouvelle bibliothèque, car nous le retrouvons à Rome, au milieu de ses livres et d'une société d'érudits, passant en repos les quinze dernières années de sa vie.

C'est Varron qui le premier imagina les iconographies illustrées. Pline a un curieux passage à ce sujet[2], et l'on s'accorde à y reconnaître un essai de

1. Cicéron, *ad Varr.*, 443.

2. « Varron imagina, idée vraiment généreuse, d'insérer parmi ses nombreux ouvrages non-seulement les noms, mais en quelque sorte les portraits de 700 hommes illustres. Il voulait, par ce moyen, mettre leurs traits à l'abri des injures du temps et empêcher la durée des siècles de prévaloir contre l'homme; invention capable de rendre les dieux mêmes jaloux, puisque non-seulement elle donne l'immortalité à ces grands hommes, mais encore permet de les envoyer par toute la terre et de les rendre pour ainsi dire présents et visibles partout. » Pline, XXXV, 2. Les curieux peuvent lire également Rich, *Dict. antiq.*, page 469; et Martial, XIV, 186,

la gravure en relief qui aurait disparu tout à coup, sans laisser de traces, pour ne reparaître que seize siècles plus tard. L'honneur de la découverte de la gravure appartiendrait donc à un bibliophile romain; à ce titre, je ne devais pas l'omettre.

On sait que les manuscrits étaient copiés sur des bandes de papyrus ou de parchemin, enroulés autour d'un cylindre (*volumen*) en cèdre, en buis ou en ivoire. On employait aussi quelquefois les livres carrés, que l'on couchait à plat sur les rayons; mais ce format, malgré sa commodité, eut bien de la peine à détrôner les rouleaux. Les livres étaient trempés dans l'huile de cèdre, pour les préserver des vers. On les revêtait ensuite d'une sorte de couverture en parchemin colorié à l'extérieur en jaune, en rouge ou en noir, et le rouleau était retenu par une courroie.

« Format royal, papier n'ayant jamais servi, cylindre neuf, courroies couleur de pourpre, les pages réglées à la mine de plomb et soigneusement polies à la ponce, » voilà, selon Catulle, le cachet d'une édition soignée. Enveloppez délicatement le tout dans un bel étui en étoffe de pourpre, ajoute Martial, et vous aurez un véritable exemplaire d'amateur.

---

qui cite un Virgile en parchemin avec le portrait du poëte sur la première page :

Ipsius vultus prima tabella gerit.

Voir aussi SÉNÈQUE, *De tranq. animi*, IX; et AMPÈRE, IV, 119.

Puisque je parle des manuscrits, je dirai un mot des autographes, car on les collectionnait aussi à Rome. Mais la rareté du papier et l'habitude de le gratter ou de le laver pour en faire disparaître l'écriture, afin de s'en servir de nouveau, empêchaient ces collections de prendre l'importance qu'elles ont acquise de nos jours. Je vois cependant qu'un poëte peu connu de la décadence, ami de Pline et de Tacite, *Pomponius Secundus,* possédait dans sa bibliothèque les mémoires de Tibérius et de Caius Gracchus écrits de leur propre main [1]. *Fidus Optatus,* grammairien, avait payé 20 *aurei* (env. 400 fr.) le manuscrit original du deuxième livre de l'Énéide [2]. Du temps de Pline, quelques cabinets conservaient aussi des autographes de Cicéron, d'Auguste, de Virgile, et nous voyons Martial envoyer à son frère, pour sa bibliothèque, le manuscrit des sept premiers livres de ses épigrammes, corrigés de sa main ; ce qui leur donne un grand prix, ne manque pas de dire le poëte [3].

Les Romains plaçaient leurs livres tantôt dans de petits meubles destinés surtout à contenir les auteurs favoris, tantôt dans des placards creusés à cet effet dans l'épaisseur du mur et divisés en casiers, tantôt enfin dans de véritables corps de bibliothèques.

On en a retrouvé un curieux spécimen à Hercu-

1. Pline, XIII, 26.
2. Aulu-Gelle, II, 3.
3. Martial, VII, 17.

lanum. « Cette bibliothèque contenait 1756 manuscrits, sans compter plusieurs livres qui furent détruits par les ouvriers. Ils étaient arrangés sur des rayons, autour de la chambre, à une hauteur de près de six pieds; au centre il y avait une case isolée, formée par un pilier rectangulaire, qui faisait face de chaque côté et qui était garnie de la même manière que les autres rayons[1]. »

Cette installation suffisait pour la petite ville d'Herculanum[2]; à Rome, dans ces splendides résidences où le même amateur avait à loger jusqu'à 30,000 volumes[3], il fallait bien d'autres espaces et un autre luxe.

Comme la Galerie de tableaux, la Bibliothèque est en effet une partie de l'édifice que Vitruve recommande de construire avec magnificence[4]. On s'occupait d'abord de lui assurer une bonne exposition : les Romains, gens pratiques par excellence, ne négligent jamais ce point essentiel.

1. Rich, *Dict. antiq.*, 79; voir aussi les mots *Forulus* et *Armarium.*

2. Cette pièce était si étroite qu'en étendant les bras on touchait les deux murs opposés, dit Winckelmann dans ses *Recherches sur l'architecture des anciens.* Au reste, on jugerait fort mal des dimensions des maisons de Rome d'après celles de Pompéi et d'Herculanum. Les colonnes de l'*atrium* de Scaurus avaient 38 pieds de haut, soit 11 mètres 25 c. environ, ce qui donne une belle idée des dimensions de tout le palais.

3. Épaphrodite de Chéronée, maître des requêtes sous Néron, possédait 30,000 manuscrits de choix. Vitruve, liv. VII, *Comm. Philandri.*

4. Vitruve, VI, 8.

« Les bibliothèques regarderont l'orient, puisque l'usage requiert la lumière du matin : et dauantage les liures n'y moisiront point si nos ouuertures se font ainsi. Mais aux tournées deuers le midi et l'occident, ils y seroient facilement corrompus de tignes et de uermoulure, pour autant que les uents humides uenant de ces côtés-là engendrent ces manières de bêtes, et par l'exhalation de leurs haleines portant l'humidité ternissent la blancheur des uolumes[1]. »

Pour mieux assurer la conservation des manuscrits, les rayons étaient généralement de cèdre et d'ivoire[2].

Au milieu de la pièce on plaçait la statue de Minerve, c'était le décor obligé[3]; à l'entour, des Mercures, des Hercules, les portraits peints ou les bustes en bronze, en argent, même en or, des grands hommes de l'antiquité, ajustés en général sur des hermès, et souvent sur le même hermès deux têtes à la fois, Hérodote et Thucydide, Archiloque et Homère. Le Louvre possède un hermès double d'Archiloque et de Métrodore qui doit provenir d'une collection de ce genre[4].

Au dehors régnaient de vastes portiques à colonnes et des terrasses spacieuses pour la promenade,

1. Vitruve, VI, 7; édition de Jean Goujon.

2. Sénèque, *De tranq. an.*, 9; Perse, I, v. 42.

3. *Hic libros dabit et forulos mediamque Minervam.*
Juvénal, *Sat.* III.

4. Pline le jeune écrit à Vérone (IV, 38) pour avoir les

l'exercice du corps facilitant l'exercice de l'esprit. Entre les colonnes, des *plutei* de marbre creusés en caisses et ornés de bas-reliefs recevaient des fleurs et des arbustes rares. Des *exhèdres* ornés de tableaux et de statues, et entourés de siéges en marbre, offraient encore pendant la pluie une retraite aux lecteurs.

La mode des bibliothèques devint bientôt générale; on en mit dans les temples, sous les portiques, aux thermes, jusque dans les salles de bains et les salles à manger. Le bon ton était que chaque maison eût sa bibliothèque, et souvent l'amour des livres n'y entrait pour rien.

Sénèque critique vertement la manie de n'avoir des livres que pour la montre : « Que me font, dit-il, ces milliers de livres? La vie de leurs propriétaires suffirait à peine pour en lire les titres... Tel homme qui n'a pas même la teinture des lettres qu'on exige d'un esclave, a des livres, non pour l'étude, mais pour l'ornement de sa salle à manger !... Tel autre, tout fier de ses bibliothèques de cèdre et d'ivoire, ne recherche que les ouvrages d'auteurs inconnus ou méprisés, et bâille au milieu de ces volumes qu'il n'aime que pour leurs titres. Chez les gens les plus paresseux, vous trouverez la collection complète des orateurs et des historiens, et des rayons de livres jusqu'aux combles. Passe encore si cette

copies peintes des portraits de Cornelius Nepos et de Cassius, pour la bibliothèque d'un de ses amis.

Les bustes se plaçaient aussi sur des consoles contre les murs. JUVÉNAL, *Sat.* I.

manie venait d'une passion pour l'étude; mais les chefs-d'œuvre de ces divins génies, les ouvrages ornés de leurs portraits, tout cela ne sert qu'à parer la muraille[1]. »

Notre cher poëte Horace comprenait autrement l'amour des livres.

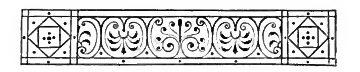
Qui ne se rappelle ces adorables vers[2]?

O rus, quando te aspiciam! quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ!

« Savez-vous bien, dit-il encore à Lollius[3], quelle est ma prière de tous les jours? Grands Dieux! conservez-moi le peu que j'ai, moins encore s'il vous plaît; accordez-moi de vivre pour mon compte les jours que votre indulgence m'a réservés; que j'aie une bonne provision de livres et une année à l'avance de mon petit revenu, pour ne pas vivre au hasard de chaque jour..... Quant à la paix du cœur, j'en fais mon affaire. »

1. Sénèque, *Tranquill. animi*, IX.
2. Horace, liv. II, *Sat.* 6.
3. Horace, liv. I, *Ep.* 18. Voir aussi l'ode 29 du liv. I, où il gronde Iccius de quitter ses beaux livres pour prendre le parti des armes.





ARGENTERIE, BRONZES.

« Tout ce qu'on peut imaginer en fait d'argenterie, tu l'as acheté, dit Martial à un amateur de son temps. Tu possèdes les antiques chefs-d'œuvre de Myron, les merveilles des ciseaux de Scopas et de Praxitèle, les beaux vases que sculptait Phidias, les ouvrages de Mentor, sans compter les pièces authentiques de Gratianus, les vases dorés de la Galice, et la vaisselle ciselée de tes aïeux[1]. »

Quand on songe que l'argenterie romaine portait

1. Ce Praxitèle n'est pas le grand statuaire, mais un autre artiste, contemporain de Pompée. Gratianus était un célèbre orfévre romain. A cette nomenclature de Martial on peut ajouter, parmi les ciseleurs en argent, Euphranor, Calamis, Boethus, Mys, Pasitèle, Posidonius, etc., presque tous les grands sculpteurs de l'antiquité.

de pareilles signatures, on comprend les folies des collectionneurs.

En effet, ces admirables artistes avaient poussé l'art de l'orfévre à sa dernière perfection. Travail au marteau, repoussé, estampage, ciselure en relief et en creux, dorure au mercure, incrustations, plaqué, ils n'ignoraient rien, ils excellaient dans tout[1].

La Bibliothèque impériale possède en ce genre des ouvrages incomparables. Les vases de Bernay, exécutés presque entièrement au repoussé, sont d'une sûreté et d'une légèreté de main, d'une délicatesse d'outil qu'aucun artiste moderne ne pourrait assurément égaler[2]. Souvent le maître se bornait à ciseler l'*emblema,* — on appelait ainsi de petites plaques ornées de bas-reliefs, — laissant à l'orfévre le soin de monter ces plaques et de les adapter sur les coupes. On pouvait les détacher facilement,

1. Voir PLINE, XXXIII, 14, 29, 30, 49. — JUVÉNAL, *Sat.* 1, dit :

Argentum vetus et stantem extra pocula caprum.

Certaines pièces du trésor de Bernay rappellent ce haut-relief, qui dénote du reste un art moins ancien que les reliefs discrets de la belle époque.

Il me semble que, d'après leur étymologie même, les « chrysendeta » dont parle Martial sont des pièces revêtues, plaquées d'or. Voir aussi WINCKELMANN, III, 154; PERSE, II, v. 52, et SÉNÈQUE, *Ep.* V.

2. Une partie de ces vases a été attribuée à un Gaulois, Zénodore l'Arverne, celui qui fit pour Néron sa statue colossale en bronze. PLINE, XXXIV, 18. Les œuvres d'orfévrerie antique sont très-rares et les collections publiques n'en possèdent qu'un petit nombre d'échantillons.

et le lecteur se souviendra que Verrès décorait ainsi son argenterie aux dépens de celle des Siciliens[1].

Tous les amateurs ne s'y prenaient pas comme Verrès, mais tous avaient, comme lui, à leurs gages un ou plusieurs orfévres, la plupart grecs, pour restaurer leur argenterie, la recomposer avec des fragments anciens, ou fabriquer de nouvelles pièces à la mode du jour[2].

« O mes petits Lares! dit plaisamment un personnage de Juvénal, vingt mille sesterces de rente sur bonne hypothèque, un peu d'argenterie bien unie..... voilà tout ce que je vous demande. Joignez-y un ciseleur bien intelligent et un modeleur pour lui tailler la besogne, c'en est assez pour un homme qui doit toujours rester pauvre[3]. »

L'orfévrerie antique comprend les modèles les plus variés, depuis les *pocula* que Pytheas couvrait de ciselures microscopiques, et qu'il vendait 10,000 sest. les 2 onces (env. 18,000 fr. le kil.[4]), jusqu'aux grands *tympana*, plateaux énormes

1. « Ornabantur etiam vasa emblematis, dictis ἀπὸ του ἐμβεβλῆσθαι, quod vasis adjicerentur et revellerentur quum libitum erat. » LAZARE DE BAÏF, *de Vasculis*, 1549.

2. Elle variait beaucoup, au dire de Pline, XXXIII, 49. Plutarque cite, dans le personnel de la maison de Crassus le triumvir, des orfévres, des argentiers. (*Crassus*, III.)

3. JUVÉNAL, *Sat.* IX. *Trimalchion* a de même un *ærarius* (voir page 94).

4. Le prix courant de l'argenterie ciselée était de 5,000 sest. la livre, soit 1,000 fr. les 327 gr. ou 3,000 fr. env. le kilogr.

Libra quod argenti millia quinque rapit.

MARTIAL, III, 62.

pesant 850 livres d'argent, environ 278 kil. (les plus petits étaient de 32 kil.), et tellement recherchés qu'ils valurent souvent la proscription à leurs malheureux possesseurs[1].

Cette admirable vaisselle garnissait des consoles de bronze, de marbres précieux, d'ivoire, garnies d'argent et placées dans le *triclinium* du côté opposé aux lits de table, pour l'agrément des convives et la commodité du service.

Verrès et son ami *Sisenna* étaient de grands amateurs d'argenterie; le triumvir *Antoine*, qui ne leur cédait en rien, « se servait de vases d'or pour ses usages les plus impurs, inconvenance dont eût rougi Cléopâtre elle-même[2]. »

Plutarque a une jolie anecdote sur l'orfévrerie d'Antoine; la voici dans ce bon vieux français d'Amyot :

« Philotas, médecin, natif de la ville d'Amphissa, disoit d'auantage à mon grand-père Lampryas que quelque temps depuis il fut au seruice du fils aisné d'Antonius, qu'il auoit eu de Fuluia, et qu'il mangeoit ordinairement à sa table auec ses autres familiers, toutes les fois qu'il ne mangeoit point auec son père : comme donques il fust un iour uenu un médecin qui faisoit merueille d'alléguer et d'arguer, tant qu'il rompoit la teste à tous ceux qui estoient à

1. PLINE, XXXIII, 52 et suiv. Athénée compte soixante-douze vases à boire ayant chacun un nom et un usage différents.

2. PLINE, XXXIII, 14. PLUTARQUE, *Ant.* XIII.

table, pour lui clorre la bouche Philotas luy fit cet argument sophistique : « Il est bon de donner à boire « de l'eau froide à un malade qui a fieuure en quel- « que manière; or est-il que tout malade qui a fieuure « l'a en quelque manière : il s'ensuit donc qu'il est « bon de donner de l'eau froide à tout malade qui a « fieuure. » Le médecin demeura muet, et fut si estonné qu'il ne sceut plus que dire. Dequoy le ieune enfant se prit à rire, et en fut si aise qu'il luy dit : « Philotas, ie te donne tout cela, » en luy monstrant un buffet tout chargé de grands pots d'or et d'argent. Philotas l'en remercia, et dit qu'il se sentoit bien tenu à luy de ceste tant libérale uolonté; mais il n'eust iamais pensé qu'il eust eu la permission de pouuoir donner tant de choses et de si grande ualeur : toutesfois il fut tout esbahy qu'un peu après l'un des seruiteurs de la maison luy aporta dedans une corbeille tous lesdits pots, luy disant qu'il les fist marquer de sa marque et serrer[1]. Philotas renuoya le porteur, craignant d'estre repris s'il les acceptoit; et adonc le ieune seigneur lui dit : « Com- « ment, pauure homme que tu es, pourquoy fais-tu « difficulté de les prendre? Ne sçais-tu pas que c'est le « fils d'Antonius qui te les donne, qui a le pouuoir de « ce faire? Toutesfois, si tu me crois, prens plustot « de moy l'argent qu'ils peuuent valoir, pource que

1. Chaque pièce de vaisselle portait le nom du propriétaire et le poids du métal. (Voir *Catalogue de la Bibloth. Imp.*, Vases de Bernay, et plus loin, page 93.)

« mon père à l'auanture pourroit demander quel-
« qu'un de ces uases qui sont faits à l'antique, et sont
« beaucoup estimez pour l'excellence de l'ouurage. »
J'ai souuent ouy réciter ce conte à mon grand-père[1]. »

Un excellent type d'amateur de vieille argenterie, c'est le bonhomme *Euctus* de Martial[2]! Ne l'avez-vous pas rencontré quelque part?

« Est-il assez assommant ce vieil Euctus avec son argenterie historique! En vérité, j'aimerais mieux des écuelles en terre de Sagonte. Pendant que l'enragé bavard vous entreprend la généalogie de chaque pièce, son vin a le temps de s'éventer. — « Ces coupes, « dit-il, ont figuré sur la table de Laomédon; pour « les avoir, Apollon éleva au son de la lyre les murs « de Troie; — ce *crater* fut cause des batailles que « le farouche Rhecus livra aux Lapithes, il porte « encore les traces du combat; — et ces vases? ils « passent pour avoir appartenu au vieux Nestor lui-« même[3]. Tenez! cette colombe, c'est la main du « roi de Pylos qui l'a tout usée; — voici la coupe « même où le fils d'Eacus fit verser à ses amis un « vin généreux; — voilà celle où la belle Didon but « à la santé de Bytias lors du souper qu'elle offrit au « héros de Phrygie.....» — Et quand vous aurez admiré bien longuement ces vieilles ciselures, Euctus

1. Plutarque, *Antoine*, 34.
2. Martial, VIII, 6.
3. Voir un Mémoire de Caylus (12 déc. 1749), au sujet des coupes de Nestor.

vous fera boire dans la coupe de Priam du vin jeune comme Astyanax. »

Ce que je dis de l'argenterie s'applique aux bronzes ciselés, aux *bronzes de Corinthe* surtout, tellement rares, et si recherchés que « leur valeur surpassait celle de l'argent et balançait le prix de l'or[1]. »

Antoine faisait égorger Verrès pour s'approprier ses corinthes; *Hortensius* ne voyageait jamais sans le fameux sphinx d'airain dont j'ai parlé. *Octave* raffolait aussi des corinthes, *corinthiorum præcupidus*. Les mauvaises langues l'accusaient même d'avoir eu recours aux proscriptions pour enrichir son cabinet[2].

Néron possédait une statue en métal de Corinthe, l'Amazone de Strongylion, qu'il faisait toujours transporter à sa suite.

A la longue, le bronze de Corinthe prenait une belle nuance de vert clair. On sait le prix que les connaisseurs attachent à ces superbes *patines* dont la teinte est d'autant plus belle que le métal est plus

1. PLINE, XXXIV, 1, 3, 18.

Æraque ab Isthmiacis auro potiora favillis,

dit Stace.

2. SUÉTONE, *Oct.* 70. Un plaisant écrivit sous sa statue :

Pater argentarius, ego corinthiarius,

« Mon père travaillait dans l'argent, moi dans le corinthe. » *Argentarius* veut dire à la fois banquier et orfèvre; le père d'Octave passait pour avoir été banquier, ce qui, il y a dix-huit siècles, était une assez mauvaise note : nous avons changé tout cela.

antique[1]. *Nobilis ærugo,* dit Horace ; et Pline le jeune, qui pourtant, de son propre aveu, ne s'y connaissait guère, ne se méprenait pas quand une pièce de ce métal lui tombait sous la main[2].

Le véritable amateur de corinthes en faisait une étude spéciale : la qualité de l'alliage, sa nuance, le ton de la patine, le poids, l'odeur même, n'étaient pas indifférents[3].

Vous rappelez-vous *Trimalchion,* ce type de parvenu grotesque que Pétrone a tracé de main de maître, et probablement d'après nature? L'affranchi Gaius Pompeius Trimalchion, Sévir Augustal, devenu vingt fois millionnaire, fait aussi le connaisseur, et se pique de s'entendre en corinthes comme en belle argenterie.

Voyons d'abord son portrait ; Pétrone va nous le présenter[4].

---

1. Winckelmann, II, 295.

2. Pline le jeune, III, 6. Le corinthe mettait longtemps à prendre sa patine; Cicéron, *Tusc.,* IV, 14.

3. Pline, XXXIV, 3; Cicéron, *in Verr.,* 2, 4, 44; Martial, IX, 60. Pline, Florus, Stace et la plupart des auteurs latins, prétendent que le corinthe est le mélange produit par la fonte des objets d'art en or, en argent et en bronze, lors de l'incendie de Corinthe par Mummius. Cette opinion paraît assez peu probable, et l'on s'accorde généralement aujourd'hui à la contester. Il est en effet vraisemblable que le bronze de Corinthe existait avant l'incendie de cette ville; ce métal devait résulter d'un alliage dans lequel entraient de l'argent et un peu d'or, et dont le secret périt avec Corinthe elle-même. On en distinguait cinq espèces de couleurs et de prix différents, et qui variaient suivant la proportion d'or ou d'argent dans l'alliage.

4. Pétrone, *Satyricon* XXXII et suiv.

« Tout à coup une symphonie éclate, et Trimalchion paraît. Il est porté par des esclaves, qui le déposent mollement sur un amas de petits coussinets. Figurez-vous une tête entièrement chauve s'échappant d'un pallium de pourpre, le cou empaqueté d'une serviette en manière de laticlave, franges pendantes de çà, de là; au petit doigt de la main gauche un énorme anneau doré, à la dernière phalange du doigt voisin un anneau plus petit tout en or constellé d'acier. Et comme si ce n'était pas encore assez, le voilà qui met à nu son bras droit orné d'un bracelet d'or s'enroulant dans une torsade d'ivoire. Puis, après s'être fouillé la mâchoire avec un curedents d'argent : « Mes amis, dit-il, je ne me sentais « pas encore en goût de vous rejoindre; mais mon « absence vous eût fait languir, et j'ai coupé court « à mon amusement. »

Alors commence le festin le plus excentrique, chef-d'œuvre de l'imagination du cuisinier d'un pareil maître. Et Trimalchion fait défiler toute sa vaisselle, verrerie en cristal de roche, surtouts de corinthe, argenterie ciselée avec le nom du maître et le poids du métal gravés sur chaque pièce, bassins d'argent pour parfumer les pieds des convives, squelette d'argent pour divertir la société; tables, réchauds, plateaux, tout est pour le moins en argent massif, jusqu'au plat dans lequel le portier, vêtu de vert[1]

1. Trimalchion, qui est de la Faction Verte, en a donné les couleurs à sa livrée.

avec une ceinture cerise, épluche des pois sur le pas de la porte, jusqu'au vase beaucoup plus intime que Trimalchion demande en faisant craquer ses doigts, et que des eunuques lui présentent majestueusement. Si un esclave laisse tomber un plateau d'argent et le ramasse, notre homme fait souffleter l'impertinent et ordonne qu'on rejette le plat à terre pour le balayer avec les ordures.

Enfin, après je ne sais quel coup de théâtre du cuisinier, Trimalchion enchanté le fait venir, lui donne une couronne d'argent et une coupe pleine de vin servie sur un plateau de corinthe.

« Comme un des convives considérait de près cette pièce, — « Je suis le seul, fit Trimalchion, qui « possède de véritables corinthes. » — Je m'attendais qu'il allait dire, avec son impertinence ordinaire, qu'on lui apportait sa vaisselle tout exprès de Corinthe; il fit mieux : — « Peut-être, dit-il, allez-« vous demander comment je suis seul à posséder « les vrais bronzes de Corinthe ? C'est que l'ouvrier « qui me les fabrique s'appelle Corinthe; or, qui « peut avoir des ouvrages de Corinthe, si ce n'est « celui qui a Corinthe à ses ordres? Oh! n'allez pas « me prendre pour un ignorant! Je sais à merveille « l'origine de ce métal. A la prise de Troie, Anni-« bal, un matois et un fier coquin celui-là! fit jeter « sur un bûcher toutes les statues d'airain, d'or et « d'argent, et y mit le feu. Ce mélange en fusion a « produit un seul métal; les orfévres ont puisé à la « masse et en ont tiré des plats, des bassins, des fi-

« gurines. De là, le corinthe, métal unique né du « mélange de trois métaux, et qui n'est pas plus « l'un que l'autre. »

Notre roi Midas continue de plus belle :

« L'orfévrerie! j'en suis fou. J'ai des coupes qui tiennent une urne, un peu plus, un peu moins[1]; on y voit comment Cassandre égorgea ses enfants; les cadavres sont si bien jetés qu'on dirait la nature. J'ai une aiguière que Mys a léguée à mon patron; c'est Dédale qui enferme Niobé dans le cheval de Troie. J'ai aussi des coupes qui représentent les combats d'Hermeros et de Pétracte[2]. Tout cela bien massif et d'un bon poids, et c'est bien à moi, voyez-vous; je ne le céderais à aucun prix! »

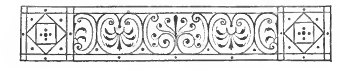
Le portrait n'est-il pas achevé? On ignore quel en est l'original; mais à coup sûr, il est peint sur le vif[3].

1. L'amphore équivaut à 26 litres environ; l'urne, soit la moitié de l'amphore, est donc de 13 litres.

2. Hermeros, Pétracte, Cassandre égorgeant ses enfants; Dédale et Niobé dans le cheval de Troie, c'est toujours le même galimatias.

3. On a fait bien des conjectures sur ce personnage, comme sur Pétrone lui-même. On les trouvera résumées dans les *Recherches sceptiques sur le Satyricon*, par M. de Guerle.





PIERRES PRÉCIEUSES.

DACTYLIOTHÈQUES.

Les pierres antiques se trouvent encore en abondance dans la campagne romaine; bien que les fouilles durent depuis le XVI[e] siècle, le sol parait toujours inépuisable[1]. C'est que les Romains avaient la passion des pierres gravées, ils les prodiguaient partout et en formaient de nombreuses collections d'une richesse inouïe.

Quand on étudie les camées et les intailles de la Bibliothèque impériale, on est tenté d'excuser ces grands amateurs. Les Grecs ont fait de la glyptique, — leur sculpture en miniature[2], un art achevé; les monuments qui nous en restent sont presque tous

1. WINCKELMANN, I, 2, 7; AMPÈRE, III, 606, note. Voir aussi dans le *Cabinet de l'amateur*, les *Chercheurs d'or et de pierres de Sainte-Marie-de-Capoue* (années 1861-62).

2. CH. BLANC, Gramm. des Arts.

d'une conservation parfaite. Une visite aux pierres de notre Cabinet, la première collection du monde, est donc la révélation saisissante, à la portée de tous, du génie grec dans sa splendeur; on ne sort pas sans émotion d'un pareil sanctuaire.

On connaît le goût des Romains pour les bagues; ils en mettaient à chaque phalange, sauf au doigt du milieu, ils les changeaient plusieurs fois par jour; on avait bagues d'hiver et bagues d'été. Généralement le chaton était orné de pierres fines, presque toujours d'intailles.

Un de ces anneaux servait de cachet. Naturellement le connaisseur exigeait que la pierre fût rare et la gravure excellente. Le cachet de *Sylla* représentait Jugurtha livré par Bocchus; celui de *Pompée,* un lion armé; après la mort de Pompée, il passa à *César; Mécène* avait adopté une grenouille, *Octave,* un sphinx; l'Empereur remplaça le sphinx, dont on plaisantait, par la figure d'Alexandre, et plus tard par sa propre tête gravée par l'illustre Dioscoride.

« On ne montait en bagues que de très-petits camées. La plupart des pierres sculptées en relief, comme les intailles de très-grande dimension, se portaient sur des diadèmes, des colliers, des bracelets, des ceinturons, des fourreaux et des poignées d'épée, ou même des chaussures de luxe[1]. »

1. F. Lenormant, coll. Campana, *Gaz. des Beaux-Arts* XIV, 323.

L'orfévrerie tirait aussi un grand parti des matières précieuses. Les émeraudes, les perles, les camées, servaient à rehausser la vaisselle d'or[1]; on creusait en forme de coupes, de gondoles, d'aiguières, la sardonyx, l'améthyste, le jaspe, l'ambre, le cristal de roche, et on y gravait des bas-reliefs ou des intailles du meilleur goût[2].

« Tandis que *Virron* boit dans des patères en béryls (aigue-marine), toi, dit Juvénal à un parasite, on ne te confiera point de coupe d'or, ou, si par hasard on t'en laisse une, un gardien veille à tes côtés qui compte les pierres et suit de l'œil tes ongles recourbés. Ne t'en formalise point! cette coupe est ornée d'un jaspe célèbre; car Virron, comme tant d'autres, dépouille ses doigts pour enrichir sa vaisselle, et cette pierre ornait jadis le pommeau d'épée du jeune Troyen (Énée), rival préféré du jaloux Hiarbas[3]. »

Une coupe en cristal de roche se payait fréquemment 150,000 serterces (30,000 fr. env.); une simple figurine en ambre, — les femmes adoraient cette nuance blonde, couleur de Falerne, — coûtait plus cher qu'un esclave[4].

1. Martial, VI, 94, et XIV, 109; Juvénal, X.

2. « Gemmas formatas in pocula. » Apulée, *Metam.* I. Voir la coupe des Ptolémées de la Bibliothèque et certaines pièces de la galerie d'Apollon. Néron, en apprenant sa déchéance, brisa contre terre deux vases de cristal de roche d'un grand prix, représentant des sujets d'Homère. Suétone, *Néron.*

3. Juvénal, V.

4. Pline, XXXVII. La Bibliothèque en possède quelques

Mais nous sommes loin des folies que l'on faisait pour les *murrhins,* cette matière énigmatique qui a tant exercé la curiosité des savants sans que le problème ait encore trouvé sa solution[1]?

Les murrhins sont le pendant des tables de citre; un petit vase de cette matière, d'une contenance de deux litres et demi environ, avait été payé 70 talents (385,000 fr.). C'était la coupe d'un consulaire qui, dans sa passion pour un morceau aussi rare, en avait rongé les bords. « Cette détérioration en a fait hausser le prix, et aujourd'hui aucun

---

morceaux antiques. A la vente Castellani se trouvait un petit vase à couvercle en ambre avec de jolis bas-reliefs. « Succinum mirè cavatum in lapides ut bibas. » APULÉE, *Met.,* I.

1. On a cru y reconnaître tour à tour un produit naturel et un produit artificiel : de l'argile pétrie dans la myrrhe, de l'agate (opinion de Winckelmann), une sorte de coquillage, du spath-fluor, de la porcelaine (opinion de Mariette et de Caylus). Voici pour les chercheurs ce qu'en dit Pline :

« En plaques, la matière murrhine ne dépasse guère la dimension d'une tablette de petite console; les blocs ont rarement le diamètre d'un verre à boire ordinaire. L'éclat en est peu vif; pour mieux dire, c'est plutôt du brillant que de l'éclat. Ce qui en fait le prix, c'est la variété des teintes et ces taches qui serpentent en veines de pourpre et de blanc pur, et vont se confondre en une troisième nuance où la pourpre devient flamboyante et le blanc de lait tourne au rose. Quelques amateurs admirent surtout les arêtes et certains reflets irisés comme l'arc-en-ciel, d'autres préfèrent le mat des taches. La transparence et la pâleur sont un défaut, ainsi que les grains et les soufflures qui ne font pas saillie et s'étalent comme certaines tumeurs dans le corps humain. L'odeur donne encore du prix à la matière. » PLINE, XXXVII, 8.

murrhin ne possède un certificat d'origine aussi illustre[1]. »

Ce même personnage, dont le nom ne nous est pas parvenu, engloutit des millions dans sa collection de murrhins. Il en possédait une telle quantité qu'elle suffisait « pour remplir le théâtre particulier que Néron avait fait construire dans ses jardins au delà du Tibre. C'est alors, dit Pline, que je vis compter un à un les fragments d'un de ces vases que le prince, pour proclamer, je pense, les regrets du siècle et la cruauté de la Fortune, voulait conserver dans un monument, comme le corps d'Alexandre le Grand[2]. »

Petronius, arbiter elegantiæ, celui-là même à qui l'on a attribué avec le plus de vraisemblance la paternité du Satyricon, avait dans sa collection une coupe, *trulla,* en murrhin, qu'il avait payée 300 talents (1,650,000 fr.). « Avant de mourir, et pour en déshériter Néron qu'il détestait, il la fit briser en morceaux[3]. »

1. PLINE, XXXVII, 7.

2. PLINE, *loc. cit.*

3. PLINE, *loc. cit.* On contrefaisait à merveille les murrhins avec l'obsidienne blanche; le musée Napoléon III possède des coupes en verre coloré qui passent pour être des imitations de murrhins.

La falsification des pierres était très-développée à Rome. « On a poussé l'art, dit Pline, au point de changer une pierre véritable en une fausse d'une autre espèce. Par exemple, on fait des sardonyx en collant trois pierres fines, et l'on ne peut distinguer la fraude tant on choisit habilement le noir, le blanc, le vermillon parmi les pierres les plus estimées. Il

Les collections de pierres précieuses, *dactyliothèques,* commencèrent à se former vers la fin de la République. J'ai dit un mot de celle de *Scaurus,* la première qui parut à Rome, et de celle de *Verrès. Pompée* promena dans un de ses triomphes la splendide dactyliothèque de *Mithridate,* qui contenait, dit-on, 2,000 vases en matières précieuses[1]. Suivant une tradition, le célèbre canthare (coupe des Ptolémées) de la Bibliothèque aurait fait partie de ce trésor. *César* avait six collections de pierres fines qu'il dédia dans le temple de Vénus Génitrix. *Antoine* forma la sienne comme sa bibliothèque et sa galerie; il proscrivit *Nonius,* un sénateur, pour une opale d'une grande beauté et de la grosseur d'une aveline.

---

existe même des traités, que certes je n'indiquerai point, où l'on donne des recettes pour colorer le cristal en émeraude et autres gemmes diaphanes, pour changer la sarde en sardonyx, etc. Nulle espèce de fraude ne rapporte davantage. »

Avec le verre coloré on contrefaisait les topazes, les opales, les jaspes, le lapis; avec le succin (ambre jaune), les améthystes; l'ambre lui-même se colorait à volonté avec le suif de chevreau et la racine d'orcanette. L'obsidienne blanche imitait l'hyacinthe, le saphir, et en général toutes les couleurs. PLINE, XXXVIII, *pass.*

Les pâtes de verre coloré servaient à prendre des empreintes de camées et d'intailles, et l'imitation était si réussie que, de nos jours même, on s'y est trompé. (*Catal. de la Biblioth.*, nº 3353). Cette fraude a eu du moins le mérite de nous conserver d'excellents moulages d'originaux admirables qui n'existent plus; souvent même, ils reproduisent jusqu'aux veines et aux stries qui se trouvaient sur la pierre originale. WINCKELMANN, I, 2.

1. WINCKELMANN, liv. I, chap. II, 7.

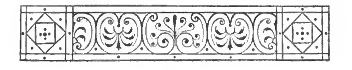
« Quel entêté que ce Nonius, de tenir ainsi à un objet qui le faisait proscrire ! » dit Pline, qui ajoute naïvement : « Les animaux sont plus sages, ils abandonnent au chasseur les parties de leur corps pour lesquelles ils savent qu'on les poursuit[1]. »

Ce neveu d'Auguste, que Virgile a chanté, Marcellus avait aussi une belle dactyliothèque, dont il fit présent au temple d'Apollon Palatin. Celle de *Vedius Pollion,* chevalier romain riche et favori de l'Empereur, est célèbre par une anecdote connue. Auguste dînait à Pausilippe chez ce personnage; un esclave ayant cassé par mégarde une coupe en cristal de roche, Védius ordonna de le jeter dans un de ses viviers à murènes. Auguste, révolté d'une telle barbarie, rendit la liberté à l'esclave, fit briser sous ses yeux tous les cristaux de roche et combler le vivier[2].

La mode des dactyliothèques se répandit rapidement et devint générale. Tout le monde voulut avoir la sienne, jusqu'aux joueurs de flûte, *choraulæ,* qui se piquaient d'avoir de belles pierres et d'en former des cabinets[3].

1. Pline, XXXVII, 21.
2. Sénèque, III, 40.
3. Pline, XXXVII, 3. Ces artistes faisaient à Rome de grandes fortunes.





ÉBÉNISTERIE.

MEUBLES, TAPISSERIES.

QUAND on visite le cabinet d'un curieux de nos jours, à côté des tableaux de maîtres, des bronzes, des marbres antiques ou florentins, des émaux, des faïences, des verreries, on rencontre toujours quelque échantillon précieux de ces meubles en bois d'un si charmant caractère : bahuts, dressoirs, cabinets, tables, siéges ; chefs-d'œuvre des sculpteurs et des ébénistes du Moyen Age et de la Renaissance.

L'antiquité ne nous a laissé aucun monument de ce genre. Les anciens ignoraient-ils donc cet art délicat de l'ébénisterie, qui n'a pas la grande tournure ni l'aspect magnifique des ouvrages de marbre ou de bronze, mais qui emprunte à la nature même du bois un autre charme plus doux, je dirai presque plus intime ?

Sans doute le Romain, homme de la rue et du Forum, vivant toujours au dehors comme les peuples méridionaux, étranger à nos habitudes de réunion autour du foyer, ignorant la vie du *home*, du *chez soi*, n'a pas donné à l'ébénisterie d'ameublement la même importance, n'en a pas tiré le même parti que les nations des climats tempérés. C'est un art propre aux peuples de *coin du feu;* et il était réservé à la France, le pays de l'intimité élégante et du grand art de *recevoir*, d'être aussi la patrie des Jean Goujon, des Ducerceau, des Boule, des Bérain, des vrais maîtres en l'art charmant du mobilier[1].

Quand les Romains font de l'ameublement, il leur faut l'ivoire, l'écaille, l'onyx, le bronze, l'argent, l'or même et les bois les plus introuvables. Ils font appel au sculpteur, au peintre, au ciseleur; quant à l'ébéniste, il fera l'appoint[2].

1. Les maîtres huchiers de Normandie étaient déjà célèbres au moyen âge; au XIII[e] siècle, l'ébénisterie parisienne était si renommée que les *huissiers-priseurs* ne manquaient jamais de mettre dans leurs inventaires, à l'article des meubles, pour leur donner plus de valeur: « de la fabrique parisienne » (*ex operagio parisiensi.*) *Moyen âge et Renaissance,* tome IV.

2. Le placage et la marqueterie s'appelaient comme la mosaïque, *opus sectile;* les boiseries de lambris et de plafonds, *intestinum opus.*

On teignait le poirier et le noyer en ébène, comme à présent, et par les mêmes procédés. (Pline, XVI, 76.) On teignait aussi l'écaille, la corne, même le marbre; le Romain goûtait beaucoup ces raffinements.

L'huile de cèdre, de genèvrier, avec d'autres essences analogues, servait à conserver le bois. La *Diane d'Éphèse* en ébène, qui du temps de Pline comptait déjà quatre cents ans, « était

Avec de pareils éléments, on imagine ce qu'un Verrès et un Lucullus savaient faire.

De ce magnifique mobilier, il ne reste que des fragments[1]. C'est à peine si nous possédons quelques pièces en bronze, telles que le fameux siége de la collection Pourtalès, acquis par le Louvre, « monument unique au monde pour sa conservation, et dont aucun musée ne possède le semblable[2]. »

Mais nous savons que les Romains avaient pour leur mobilier, comme pour le reste, des artistes excellents sous la main. Si leurs sculpteurs sur bois avaient renoncé à tailler de grandes statues, ils se rabattaient sur les pièces de moindre importance, comme ce petit candélabre en bois, travaillé à Sa-

de temps en temps arrosée d'huile de nard par des trous disposés à cet effet, afin que l'essence pût nourrir le bois et maintenir les jointures. » Du reste, on recommandait de passer à l'huile tout le mobilier en bois. La vieille huile passait même pour empêcher l'ivoire de se carier.

Suivant une tradition populaire, l'air de Tibur avait le privilége de blanchir l'ivoire : Martial plaisante quelque part une brune fort coquette, qui, s'étant avisée d'aller à Tibur pour s'y blanchir le teint, en était revenue noire et brûlée par le soleil.

Les bois, poncés avec un soin extrême et passés à la cire (*unctus*, dit Cicéron), prenaient avec le temps et l'entretien ce beau poli et ce lustre transparent particulier au bois pénétré de cire. Les anciens ne connaissaient pas, heureusement, ce vilain vernis moderne, si criard dans le neuf, si fâcheux à l'usé. (Voir PLINE, XVI.)

1. Le siége de la statue de saint Pierre, à Rome, date du Ier siècle, dit-on.

2. F. LENORMANT. Galerie Pourtalès, *Gazette des Beaux-Arts*, vol. 17.

mos, dont parle Cicéron, et à la lueur duquel il écrit à son frère[1]. Quant à la marqueterie, cette mosaïque du bois, les Romains y étaient passés maîtres[2].

Un grand nombre de leurs meubles étaient entièrement plaqués d'or et d'argent, ou seulement relevés de moulures et de filets d'argent aux angles et aux jointures[3].

Les placages d'ivoire étaient aussi fort estimés. Du reste, l'ivoire devait être plus abondant qu'aujourd'hui, car on en faisait une prodigieuse consommation. Scié en feuilles et aminci en filets pour la marqueterie, évidé au tour, profilé en moulures, on l'animait par des incrustations d'argent et d'or, on le ciselait en bas-reliefs pour frises et panneaux, ou bien le sculpteur en tirait ces superbes pieds de table à tête de léopard, la gueule béante, tellement à la mode qu'on les préférait même aux pieds d'argent[4].

1. *Ad Quint.*, 155. Martial cite aussi (XIV, 44) un beau candélabre en bois, et Pétrone fait figurer sur l'un des surtouts de la table de Trimalchion une poule en bois sculpté.

2. Les beaux travaux de marqueterie exécutés au XV[e] siècle en Italie ne sont probablement que la résurrection des procédés de l'antiquité. On peut en dire autant de ces charmants cabinets d'ébène incrusté d'ivoire gravé, où l'on sent comme un travail allemand et italien à la fois, sur un fond antique. Pline parle souvent de la gravure à la pointe sur ivoire, *cestro in ebore*.

3. MARTIAL, IX, 23; PLINE, XXXIII, 51.

4. ..... *Latos nisi sustinet orbes*
Grande ebur, et magno sublimis pardus hiatu.
..... *nam pes argenteus illis*
Annulus in digito quod ferreus.....
JUVÉNAL, XI; et HORACE, II, 6; MARTIAL, II, 43.

La tabletterie employait également l'ivoire pour les coffrets, étuis, boîtes à parfums, nécessaires de toilette, écrins à bijoux, tout le petit mobilier à la main des élégantes[1].

Après l'ivoire, l'écaille me paraît jouer un rôle important dans l'ameublement ancien. On en tirait des placages d'un grand prix. « Peut-on payer des sommes si énormes l'enveloppe d'animaux immondes et paresseux! » dit gravement Sénèque[2]. Martial cite plusieurs sortes de meubles entièrement plaqués d'écaille, et de tortue *mâle*; un curieux délicat de belle écaille n'en eût pas souffert d'autre. On la teignait aussi en toutes nuances, même en ton de bois, et cette bizarrerie était fort goûtée, à ce qu'il paraît[3].

Quant aux bois, les plus en faveur étaient le cèdre, le cyprès, réputés incorruptibles; l'ébène, le térébinthe, *fidelis ad vetustatem, nigri splendoris;* l'érable, qui fournissait les plus beaux ouvrages après le citre, enfin le citre lui-même[4].

1. La Bibliothèque possède quelques fragments précieux. A l'Exposition Rétrospective, on voyait une petite lame en ivoire avec un bas-relief sur chaque face, représentant des enfants, d'un travail exquis. Ce petit objet appartient à M. Davillier.

2. Sénèque, *De benef.*, VII.

3. Pline, XVI, 84; Sénèque, *De benef.*, VII; Juvénal, XI, et Martial, *pass.*

4. Voir Pline, XIII et XVI, *pass.* La table à jeu de Trimalchion est en térébinthe. Thériclès avait fabriqué sur le tour des coupes de ce même bois. Dans le souper de Nasidienus (Horace, *Sat.* II, 8), le traducteur (coll. Panckoucke) a pris, *acernam*

Le citre n'est autre que notre *thuya*[1]. On le tirait, comme aujourd'hui, de l'Afrique et du mont Atlas; massif et taillé à la racine, il formait les tables; en placage, il servait pour les autres meubles. Le prix dépendait de la qualité et de la disposition des madrures. Le véritable amateur de citre est sur ce point, comme toujours, un raffiné. Dans le citre, il distinguera les madrures *tigrines*, les *panthérines;* les *pavonines*, imitant les yeux semés sur la queue du paon; les *apiates*, ressemblant à de petits grains entassés. Leurs défauts seront : « d'être comme traversées par une murène noire, ou pointillées comme un vol de corneilles, ou semées de nœuds en forme de pavots, de nuances différentes ou trop foncées, de rappeler la feuille du platane ou le bois d'yeuse, de manquer de reflets, etc.[2]. » Une table de citre d'un seul morceau, coupé à la racine, sans défaut, prenant un beau poli sous la main, couleur de vin miellé pas trop foncé, large de quatre pieds et demi sur cinq pouces d'épaisseur[3], voilà l'idéal pour les

---

tabulam, une table en érable, pour *un objet du bois le plus commun;* l'érable était au contraire d'un grand prix. MARTIAL, XIV, 90.

1. *Nota etiam Homero fuit; thyon græcè vocatur, ab aliis thya.* (PLINE, XIII, 29 et suiv.; V. aussi MARTIAL, XIV, 67, 89 et 90; LUCAIN, IX, 426; APULÉE, *Métam.* I.)

2. PLINE, *loc. cit.*

3. 1 m. 30 sur 0 m. 12 environ. Pour entretenir le citre et lui donner de l'éclat, il faut, dit Pline, le frotter à sec avec la main au sortir du bain. Le vin n'y fait pas tache; on dirait que ce bois est né pour le vin.

amateurs millionnaires ; une bagatelle de 200 à 250,000 francs.

Une des premières tables importantes de citre fut apparemment celle de *Verrès*[1]. *Cicéron* se hâta d'en acheter une au prix d'un million de sesterces (environ 200,000 fr.), et Pline s'étonne avec raison que Cicéron, avec sa modique fortune, *in illâ paupertate*, ait pu payer un prix aussi exorbitant pour l'époque. La table d'*Asinius Gallus* était estimée 1,100,000 sesterces; celle de *Cethegus*, 1,400,000 (280,000 fr. environ).

Les tables anciennes étaient naturellement les plus estimées; passant de cabinet en cabinet, elles acquéraient autant de quartiers de noblesse[2]. « J'aime une table simple, qui ne soit ni remarquable par la variété de ses taches, ni célèbre dans la ville pour avoir appartenu à une série d'amateurs à la mode.» Qui parle ainsi? *Sénèque*, qui possédait à Rome, dans les salles à manger de son palais, cinq cents tables à trois pieds d'ivoire, entièrement pareilles : « poids matériel auquel ne saurait s'attacher une âme pure et qui se rappelle son origine, »

1. *In Verr.*, II, IV, 6. Pline prétend que la première table de ce bois fut celle de Cicéron. Cela paraît douteux; comment Cicéron, qui ne s'occupa de collectionner qu'après la condamnation de Verrès, aurait-il pu posséder une table de 200,000 fr. au moment où il accusait si énergiquement le préteur?

2. SÉNÈQUE, *Tranquill.*, I, 1; JUVÉNAL, *Sat.* 1. La table de Cicéron, la *Cicéronienne*, existait encore du temps de Pline.



dit-il avec une mélancolie et une candeur qui désarment[1].

Un mot sur les tapisseries, pour compléter cet aperçu de l'ameublement d'une galerie romaine.

Le moyen âge, qui a tiré un si brillant parti des *tappiz à ymaiges*, n'a fait que continuer l'antiquité. Sans remonter à la Bible et à Homère, disons seulement que l'Orient s'est toujours distingué dans la confection de ces belles tentures à sujets fabuleux ou héroïques, œuvres d'art et d'industrie tout à la fois. A l'époque qui nous occupe, les ateliers de Babylone et d'Alexandrie avaient encore leur vieille réputation et passaient pour les plus habiles[2]. Sous Attale, roi de Pergame, on imagina d'entremêler la laine de fils d'or, et quand ce prince eut légué ses États aux Romains, les tapis *attaliques, aulæa Attalica*, commencèrent à s'introduire à Rome et y firent fureur.

Les tapisseries du Portique de Pompée étaient renommées :

Porticus aulæis nobilis Attalicis.

Celles que Verrès avait enlevées à Heïus de Messine valaient, suivant Cicéron, 200,000 sest. (40,000 fr. environ).

---

1. Sénèque, *Consol. ad Helv.*
2. Les étoffes brodées de la Gaule étaient aussi très-recherchées. Pline, VIII, 74.

Ces belles tentures garnissaient les murailles[1]; on les drapait entre les colonnes, elles servaient de portières, comme chez nos amateurs d'aujourd'hui.

Catulle nous a laissé, dans ses *Noces de Thétis et de Pélée,* une description détaillée des sujets figurés sur les tentures du palais de la déesse[2]. On se rappelle aussi ce que raconte Horace, à propos du souper de Nasidienus : « Tout à coup une tapisserie mal suspendue s'écroule sur la table, et nous ensevelit dans un nuage de poussière, tel que l'aquilon n'en soulève pas de plus épais dans les plaines de la Campanie[3]. » Et Sénèque, dans une de ses lettres[4] : « Enfin, je m'appartiens aujourd'hui.... je n'entends pas crier la porte, je ne vois pas soulever la tapisserie. »

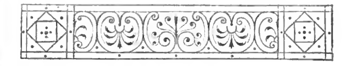
Les lits de table étaient garnis de matelas en laine fine, en plume ou en duvet de cygne, et d'une multitude de petits coussins enveloppés de soie ; les couvre-pieds (*toral*) étaient de pourpre brodée à dessins et à figures. Au festin de Trimalchion, ces garnitures représentent « des filets, des piqueurs avec leurs épieux, et tout l'attirail d'une chasse; » le rat de ville d'Horace installe son camarade sur un lit de ce genre[5].

1. « Attalicis aulæis contectos parietes. » VALÈRE MAXIME, IX, 1, 5.
2. GALLUS, *Eleg.*
3. HORACE, liv. II, *Sat.* 8.
4. SÉNÈQUE, *Ep.* 80.
5. HORACE, liv. II, *Sat.* 6; PÉTRONE, *Satyr.* XL; PROPERCE, III, 5; PERSE, I, 52; MARTIAL, XIV, *pass.*

On recouvrait les tables mêmes de tapis brodés d'une extrême richesse; car dès le temps de Caton un de ces tapis avait été payé 800,000 sest. (environ 160,000 fr.), et ceux de Néron lui coûtaient 4 millions de sesterces (environ 800,000 fr.)[1].

1. Pline, VIII, 7





VENTES PUBLIQUES,

MARCHANDS DE CURIOSITÉS, ETC.

Le lecteur est peut-être curieux de savoir où les collectionneurs s'approvisionnaient. J'ai parlé des pillages et des proscriptions; c'était, il faut l'avouer, le moyen le plus usité. Mais tout le monde n'avait pas des provinces ou des particuliers à rançonner; quand cette ressource manquait, on courait les marchands et les ventes.

Les ventes aux enchères de cette époque ressemblent fort aux nôtres[1].

Dans les endroits publics, marchés, carrefours, basiliques, des affiches[2] peintes sur les murs en grands caractères rouges ou noirs annoncent la vente.

---

1. *Rome au siècle d'Auguste*, lettre 99.
2. *Tabulæ auctionariæ.*

« Dans sept jours, dès le matin, vente de Menœchme. On vendra les esclaves, le mobilier, les terres, les maisons. Pour tout objet vendu, le prix sera payable comptant[1]. »

Une exposition publique précède la vente[2], qui a lieu dans des salles entourées de portiques, *atria auctionaria,* et un crieur, *præco,* dirige les enchères. Voyez-vous ce bonhomme, « assis dans la boutique d'un barbier, frais rasé, et se faisant tranquillement les ongles avec un petit canif? Il a nom Vulteius Menas, crieur public de son état; fortune assez mince et bonne réputation. Il travaille, il se repose; il gagne, il dépense; il habite une humble maison, mais dans ses meubles; il vit agréablement avec des gens de sa sorte; il ne hait pas le spectacle, et quand sa tâche est faite, il n'est pas le dernier à se promener au Champ-de-Mars[3]. »

J'ignore si de nos jours MM. les commissaires-priseurs sont aussi philosophes que leur ancêtre Ménas; mais, à coup sûr, ils passent pour mieux faire leurs affaires.

Le crieur, « monté sur une pierre comme sur une tribune[4], » appelle les articles l'un après l'autre ou par lots, en mettant un prix sur chacun, et les enchères commencent.

1. Plaute, *Menæch.*, v. 1064.

2. Cicéron, *Phil.* II, 29. *Auctionis verò miserabilis aspectus.*

3. Horace, I, *Ep.* 7. Traduction de M. J. Janin.

4. Plaute.

Un jour Caligula[1], à bout d'argent, s'avisa de mettre en vente la vieille défroque de l'ancienne cour, « *quidquid instrumenti veteris aulæ erat,* » et tout ce qu'il put trouver en mobiliers hors d'usage. L'empereur ne manqua pas d'assister à la vente, « fixant les mises à prix et poussant lui-même les enchères. Un ancien préteur, Aponius Saturninus, s'était endormi sur son banc; Caligula avertit le crieur de ne pas perdre de vue ce vieillard, qui, par les balancements repétés de sa tête, lui faisait signe d'aller toujours. Quand le bonhomme se réveilla, il se trouva avoir fait sans le savoir pour 1,800,000 fr. d'acquisitions[2]. »

Pline a une piquante anecdote du même genre[3]. « Dans une vente, Théon le crieur fit un seul lot d'un magnifique candélabre en bronze et d'un esclave foulon, nommé Clésippe, bossu et hideux. La courtisane Géganie acheta le tout 50,000 sesterces[4]. Le soir, à souper, elle fit parade de son acquisition, exposa l'esclave tout nu à la risée des convives; puis, cédant à une passion bizarre, en fit son amant et bientôt son héritier. Clésippe, devenu immensément riche, fit un dieu de ce candélabre et lui rendit un culte. »

Les marchands d'objets d'art se tenaient sur la *Voie Sacrée,* mais principalement aux *Septa,* près

1. Suétone, *Calig.*, 39.
2. Suétone, *loc. cit.*
3. XXXIV, 6.
4. Environ 10,000 fr.

de la *Villa Publica*[1]. C'était un vaste bazar entouré de galeries, avec de belles boutiques au rez-de-chaussée, et qui devait offrir quelque ressemblance avec notre Palais-Royal.

Ces étalages étaient sans doute d'un aspect fort attrayant. Statues, tableaux, ivoires, bronzes d'Égine illustrés par Myron, et bronzes de Délos par Polyclète ; — raretés hors de prix en corinthes ; — merveilles de la ciselure moderne et pièces signées de Bœthus ou de Mys ; — candélabres gigantesques des fabriques d'Égine et de Tarente, les uns à un seul bec, d'autres formant de vrais arbres de lumière[2], d'autres figurant une statue dorée tenant une lampe à la main[3] ; — plus loin, les ateliers de gravure, de joaillerie ; les murrhins, les cristaux de roche, l'ambre, les ouvrages délicats en verre coloré, tourné, ciselé comme une pièce d'argenterie[4] ; — la tabletterie avec ses chefs-

1. Et des *Septa Julia*.

2. *Candelabrum, Lychnuchus.* « *Arborum modo mala ferentium lucentes,* » dit Pline (XXXIV, 8), qui a des accès de colère amusante contre « ces ustensiles (*candelabra*), dont le nom rappelle l'idée d'une chandelle, et qui se vendent au prix des appointements d'un tribun militaire. »

3. Lucrèce, I, v. 24.

Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris.

4. Les verriers de l'antiquité connaissaient à fond toutes les ressources de leur art. J'ai dit plus haut (page 102, note 3) le parti qu'ils savaient tirer des empreintes sur verre ; nos musées possèdent des fragments de verre antique offrant tantôt les combinaisons les plus délicates et les plus compliquées, tantôt des bas-reliefs blancs ou colorés, d'une exécution parfaite.

d'œuvre en miniature, — les terres cuites, les belles poteries de Rhegium et de Cumes[1], — les tapisseries, les tapis, les étoffes; les meubles, tables, trépieds, lits, consoles, siéges en écaille, en argent, en bronze, en ivoire, en citre, en érable, etc.... Rome, la *ville d'or,* ouvrait là tous ses écrins,

Hic ubi Roma suas aurea vexat opes[2].

On y rencontrait les magasins des orfévres les plus en renom, *Firmius, Clodius, Gratianus,* les trois concurrents qui se disputaient les préférences de la mode[3]; et l'officine de *Milon,* le fameux marchand de curiosité que nous connaissons par les indiscrétions de Martial[4] :

« Étoffes rares, argenterie ciselée, manteaux, pierres fines, tu vends de tout, Milon, et l'acheteur

M. E. Piot possède un remarquable fragment, et le *Cabinet de l'amateur* a publié la gravure d'un vase *réticulé* du musée de Strasbourg, un vrai tour de force.

1. Je ne trouve nulle part que les *vases peints* aient fait l'objet d'une collection quelconque à Rome. Il est vrai que Pline (xxxv, 46) parle d'un plat en poterie que l'acteur Ésope avait payé 100,000 sest. (20,000 fr.), et d'un autre que Vitellius fit faire et qui lui coûta un million de sesterces; mais il ne s'agit là que de pièces extraordinaires et de dimensions colossales. Au dire de Suétone (Cés., 81), du temps de César on fouillait déjà les tombeaux grecs pour y chercher des vases antiques; ce passage ne me semble toutefois concerner que les vases d'or ou d'argent.

2. Martial, IX, 60.

3. Pline, XXXIII, 49. Les ciseleurs habitaient aussi le quartier des Sigillaires, où demeuraient les principaux libraires.

4. Martial, VII, 102, et XII, 102.

emporte aussitôt son emplette. Ta femme est encore ton meilleur article; toujours vendue, tu la gardes toujours; personne ne l'emporte. »

Les *Septa* sont le rendez-vous de tous les amateurs; chacun y défile à son tour avec sa physionomie particulière.

Celui-ci n'a d'yeux que pour l'argenterie, celui-là reste en extase devant les bronzes,

Hunc capit argenti splendor, stupet Albius ære [1].

L'un recherche les vieux fragments de bronze rouillé [2], l'autre la menue curiosité : un débris du navire Argo [3], des fourmis ou des abeilles emprisonnées dans une goutte d'ambre [4]; un troisième est fou des petits corinthes, et passera sa journée à les prendre sur les tablettes, à les remettre, à les changer de place [5].

Tongilius est l'amateur important; il dérange tout le monde avec son cortége et sa vaste litière. Ne dirait-on pas qu'il va acheter tous les étalages [6]?

Charinus, le débauché, possède des échantillons de toutes les orfévreries du monde; « la vaisselle d'un pareil homme ne peut être de l'argent pur, » dit Martial [7].

1. Horace, *Sat.* I, 4.
2. Sénèque, *De brev. vit.*, XII.
3. Martial, VII, 19.
4. Martial, *pass.*
5. Sénèque, *loc. cit.*
6. Juvénal, VII.
7. Martial, IV, 39.

Paullus collectionne *par genre*. « Ses amis, comme ses tableaux et ses antiques, chez lui tout est pour la montre[1]. »

Vindex est un autre homme ; c'est un connaisseur. « Qui peut lutter avec lui pour la sûreté du coup-d'œil ? Il sait à fond les procédés de chaque artiste de l'antiquité, et quand l'œuvre n'est pas signée, il décide à quel maître elle appartient. Il vous indiquera le bronze qui a coûté tant de veilles au savant Myron, le marbre que le ciseau de l'infatigable Praxitèle a fait vivre, l'ivoire poli par la main de Phidias, les bronzes qui respirent en sortant des fourneaux de Polyclète, et *la ligne*, le vrai cachet de tout Apelle authentique[2]. »

Codrus est le petit amateur besogneux. Il fait sa bibliothèque « d'un vieux panier où les rats se régalent des chefs-d'œuvre divins de la Grèce ; » il couche « sur un grabat plus court que sa petite femme, » et n'a pour toute collection que « six tasses, un petit canthare sur une console, et une figure couchée du centaure Chiron placée en dessous[3]. »

Licinus, lui, est un grand seigneur ; il peut se passer ses fantaisies, mais il a toujours peur de brûler ou d'être volé. « Toute la nuit, dans son palais, une cohorte d'esclaves est sur pied, les seaux à incendie sont tout préparés ; car notre homme tremble

1. MARTIAL, XII, 69.
2. STACE, *Silv.* IV, 6.
3. JUVÉNAL, III.

pour ses statues, pour ses figures d'ambre, ses meubles d'ivoire et d'écaille[1]. »

Eros est un autre type : c'est l'amateur désolé. « Eros pleure chaque fois qu'il aperçoit des murrhins jaspés ou quelque beau morceau de citre. Il tire de gros soupirs du fond de son cœur, car il n'est pas assez riche pour acheter et emporter chez lui les *Septa* tout entiers. Que de gens, ajoute Martial, font comme Eros, mais sans que leur œil se mouille ! Que de gens se moquent de ses soupirs qui en ont autant sur le cœur[2] ! »

Mamurra est plus amusant. Tous les jours il se rend aux *Septa*. D'abord, « il flâne des heures entières, passant en revue les jeunes esclaves qu'il dévore des yeux ; non pas, s'il vous plaît, les premiers venus que l'on met à l'étalage, mais les sujets réservés que l'on cache au vulgaire et aux gens de notre sorte. Quand il en a assez, il va voir les meubles ; il découvre les tables de prix[3] protégées par des housses, il se fait descendre un beau meuble en ivoire placé tout en haut de la montre, puis il ira mesurer à quatre reprises un lit d'écaille[4] : quel dommage ! il n'est pas assez large pour sa table de citre. Le voilà qui consulte son nez : ce bronze a-t-il bien l'odeur du corinthe[5] ? Il critiquera même tes sta-

1. Juvénal, XIV.
2. Martial, 10, 80.
3. *Orbes*, les tables rondes qui remplacèrent la table carrée.
4. *Hexaclinon*, lit à six places.
5. *Consuluit nares an olerent æra Corinthum.*

tues, ô Polyclète! Ces cristaux de roche sont troubles, ils ont des pailles. Ah! voici des murrhins; il en fait mettre de côté une dizaine. Il soupèse à la main les coupes antiques, celles surtout qui portent la signature de Mentor. Il compte les émeraudes d'un vase en or, et ces perles énormes qui s'entrechoquent à l'oreille de nos élégantes. Il cherche partout, sur chaque rayon, de véritables sardoines; il estime les jaspes, ceux de grande dimension. Enfin, à la onzième heure du jour, Mamurra est exténué, il faut rentrer. Il achète pour un as (6 centimes) deux écuelles qu'il emporte avec lui[1]. »

Ami lecteur, ces portraits datent de vingt siècles; je ne fais pas de personnalités.

1. Martial, IX, 60.



TABLE.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS

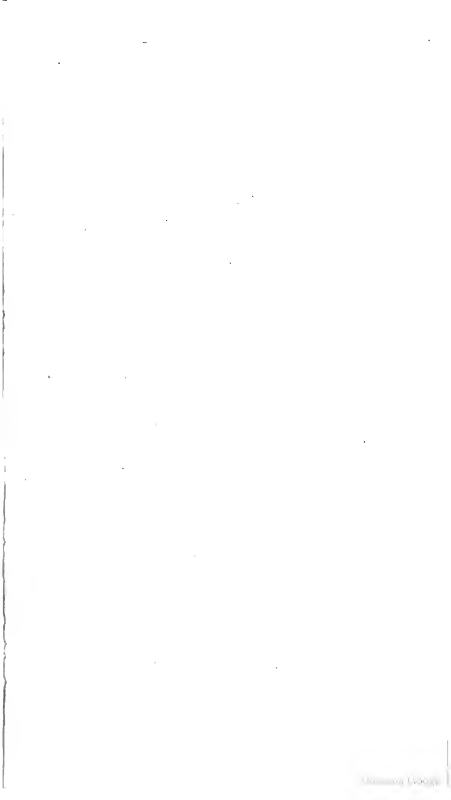
Le 25 juin 1867



Par A. Pillet fils aîné

POUR AUG. AUBRY, LIBRAIRE

A PARIS







MIONNET T.-E. — De la rareté et du prix des médailles romaines. *3e édition. 2 vol. in-8*, avec 39 planches. 30 »

CHASSANT A. — Dictionnaire des abréviations latines et françaises *usitées dans les inscriptions lapidaires et métalliques, les manuscrits et les chartes du moyen-âge. 3e édition, 1866. Petit in-8, sur papier vergé.* 6 »

Cartonné en percaline à l'anglaise; en sus, 1 fr.

CHASSANT A. — Paléographie des chartes et des manuscrits du xie au xviie siècle. *6e édition augmentée, 1866. Pet. in-8, sur papier vergé*, avec 10 planches. 6 »

Cartonné en percaline à l'anglaise; en sus, 1 fr.

LE TRÉSOR DES PIÈCES RARES OU INÉDITES. 20 volumes petit in-8 imprimés avec luxe :

La Ruelle mal assortie. — Voyage en Russie, 1586. — Description de Paris au xve siècle. — Les Lois de la Galanterie. — Œuvres inédites de P. de Ronsard. — Du Lys. Opuscules relatifs à Jeanne Darc. — Poésies de Baude. — Journée des Madrigaux. — Églises et Monastères de Paris. — Philobiblion, par Richard de Bury. — Chansons et Saluts d'Amour. — Chants historiques et populaires du temps de Charles VII et Louis XI. — Le livre de chasse du grand Séneschal de Normandye. — Funérailles d'Anne de Bretagne. — L'Enlèvement innocent. — Procès de Ravaillac. — Paris au xiiie siècle. — Blason des couleurs. — La Vieille ou les amours d'Ovide. — Les Jeux d'esprit.

Prix des 20 volumes	Cartonnés à l'anglaise	125 »
	Brochés.	115 »

Imprimé chez Pillet fils aîné, 5, rue des Grands-Augustins.

